

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO DE NOËL 1901



Albert Lynch, peint.

LISBETH

Copyright 1901 by Manzi, Joyant & Co.

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, Rue Drouot. MANZI, JOYANT & C^{ie} 24, boulevard des Capucines, Paris. — PRIX : 3 FR. 50
Ayuntamiento de Madrid

GRANDS MAGASINS
DE LA
PLACE CLICHY



LUNDI 2 DÉCEMBRE et Jours suivants

Mise en Vente de TAPIS ORIENTAUX et TAPIS FRANÇAIS

Dix-neuvième année.

DÉCEMBRE 1901

Deuxième Série — N° 141

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



M. Melchers pinx.

AVENTURE, nouvelle par RENÉ MAIZEROT

Elle fut, n'étant point Parisienne, très exacte. p. 4.

Ayuntamiento de Madrid



Aventure

... Un vague souffle, léger comme une haleine d'enfant, courbait par instants les flammes grêles des bougies...

... Dans les fenêtres ouvertes du cabinet, sous un ciel d'apothéose émouvant et changeant, nappe de cuivre en fusion, route de triomphe jonchée de roses qui se fanent et se meurent, avalanches de cendres que l'ombre refoule peu à peu et où tressaille quelque indécise lueur d'étoile, apparaissent aux faîtes des collines, comme enveloppées d'une housse violette, les arches de Marly, en décor, les fenêtres éclairées des villas, puis, comme au fond d'un gouffre, la Seine, clair ruban pailleté de reflets, où, tels des cygnes, le long d'une allée d'eau, glissaient des voiles blanches, la plaine sans bornes, l'immense vague de brume rougeâtre, là-bas, où s'était enfoncée, avait sombré la masse énorme et informe de la Ville, et, de l'autre côté, la terrasse qui se déroulait toute droite, à perte de vue, barrée comme par un grand mur de mystère et de ténèbres, la forêt qui frissonnait dans l'étreinte innombrable de la nuit, qui chantait la joie de vivre avec ses milliers de rossignols, qui exhalait une senteur si douce, si pénétrante de tilleul, de fougère, de chèvrefeuille que l'on eût cru respirer l'arome d'un gâteau de miel, au sortir de la ruche...

... Et des confidences, des souvenirs vous venaient aux lèvres, des choses lointaines se réveillaient dans le cœur...

« Et moi aussi, s'exclama Raymond de Fenestrange, le regard songeur, comme si, dans les volutes bleuâtres de fumée qui montaient de son cigare, lui souriait quelque profil perdu de blonde, j'ai eu ma petite aventure sentimentale dans cette foire du monde où, quoique les fâcheux puissent dire, l'on s'amusa vraiment, l'on eut des sensations charmantes et imprévues, l'on put croire que l'on rêvait tout éveillé, surtout aux derniers jours du printemps, aux premiers soirs de l'été, quand elle nous appartenait, que les cohues de train de plaisir, les foules de vacances ne l'avaient pas encore envahie et encanaillée. Une aventure sans lendemain, insignifiante et décevante en apparence, mais qui m'enchantait, que je n'oublierai jamais, que je ne saurais mieux comparer qu'à ces jolies petites fleurs de haies dont les pétales délicats s'effeuillent avant de s'épanouir, ont comme une odeur insaisissable de poussière. Donc, un soir de l'an passé, un soir de juin, d'un attrait suprême, comme celui-ci, après le dîner habituel du mercredi chez ma tante Rosarieulles, l'une des corvées obligatoires de ma vie, ayant eu la chance inespérée, parce qu'elle avait la migraine, la pauvre femme, d'éviter à la fois la partie de whist qui durait généralement une heure et demie, le sermon souvent acerbe qui se prolongeait plus longtemps encore et nous amenait à la tasse de thé, j'avais couru vous rejoindre tous et toutes dans la rue de Paris. Vous la rappelez-vous, alors qu'il était de mode d'y parader en mousselines et en dentelles, d'y faire les fous, d'y assiéger, de même qu'à Neuilly,

toutes les baraques, que les petites duchesses y coudoyaient nos poupées de luxe les plus notoires, vous la rappelez-vous avec ses arbres irradiés de lanternes japonaises, avec ses brusques ruées de pousse-pousse dans un tumulte d'éclats de rire et de musiques foraines, avec ses tréteaux ? Et la girafe en baudruche des « Auteurs gais » qu'il fallait aller toucher pour avoir quelque succès au poker, et les deux petites figurantes travesties en per-ruches qui, au milieu du boniment, criaient d'un air si drôle : « Vive la République ! » et la clownesse extravagante, rebondie, veloutée comme une pêche de vigne, qui apostrophait les badauds inertes, qui leur lançait des mirlitons ? Et devant je ne sais plus quel théâtre de tableaux vivants, entre de malheureux

figurants costumés en Romains qui s'essouffaient dans des trom-pettes démesurées, le gros monsieur sinistre et rubicond, en habit noir et en cravate blanche, pareil à quelque placier en vins qui serait entré dans les pompes funèbres, et qui vibrail avec tant de conviction, qui ne se décourageait pas une seconde ?

— Un feu d'artifice où le bouquet s'éteignit bien vite ! fit André Marliave, qui s'était accoudé sur la nappe et savourait à petites gorgées la « grande fine 1852 » dont il avait, pour la troisième fois, rempli son verre.

— Et bientôt, las de vous chercher en vain, d'avoir l'air ridi-cule du monsieur que l'on fait poser, je m'étais réfugié sur cette terrasse du Palais de la Danse qui dominait le fleuve, je songeais



P. Scappetta, del.

..... J'avais couru vous rejoindre tous et toutes dans la rue de Paris.....

à quelque cité de mirage en regardant couler silencieusement, lentement, l'eau noire où s'enfonçaient, se mêlaient, rutilaient, ondoyaient d'innombrables reflets, j'écoutais les valse alanguies, les seguedilles passionnées, les tarentelles folles qui se heurtaient et se répondaient comme en une redoute de carnaval dans les restaurants de la rue des Nations, lorsque, tout près de moi, s'arrêta, s'accouda contre la balustrade une jeune femme qui semblait à bout de forces. De brèves lueurs de phare voletaient autour d'elle, l'effleuraient. Je vis qu'elle était plus que jolie. Ses cheveux légers, tout en or fin, s'envolaient et moussaient sous une large toque de pivoines. Sa bouche avait la forme d'un arc de corail, s'égayait de fossettes jumelles et d'un tout petit signe presque au coin des lèvres. Sa peau duvetée, transparente, comme imprégnée de soleil, donnait l'impression d'un beau fruit sur une treille. Elle avait dénoué les rubans de son manteau, s'y révélait élégante, souple, élancée, délicate, puérile. Les gestes, les attitudes étaient d'une grâce naturelle et exquise. Mais ce qui m'attira, ce qui m'enchantait le plus dans toute sa personne, ce furent ses yeux, ses yeux admirables et adorables, dont aucun mot ne saurait rendre le charme étrange. Imaginez-vous une aube d'été qui se lève, la mer et le ciel qui se fondent, au loin, nacrés, limpides, infinis, le bleu des fleurs de lin, des chardons qui couvrent les grèves, des glaciers où miroite le clair de lune, des gaves. Imaginez-vous, entre des cils veloutés, si longs que leurs pointes se relèvent en bouclettes, des prunelles de cette teinte merveilleuse qui emplissent presque toute la paupière, limpides, pensives, et d'où jaillit un regard que je ne puis mieux caractériser que par la notation de musique : *Perdendosi*. J'étais comme en hypnose. Je comprenais pourquoi les papillons se

jettent, affolés, éperdus, sur les lampes. Mon cœur battait à se rompre. J'eusse consenti à tout ce que l'on eût exigé de moi pour que cette femme ne s'éloignât pas trop vite, m'accordât de contempler dévotement ses yeux, d'y puiser des rêves et des rêves. Sans le vouloir, elle laissa tomber son éventail. Je me précipitai pour le ramasser. Elle murmura un vague merci d'une voix douce, comme meurtrie, dans une langue gutturale qui m'était absolument inconnue. Du norvégien, du danois ou du russe. Je ne me décourageai pas, je m'écriai au hasard : « Que c'est beau, on se croirait à Venise ! » Ses yeux, ses chers yeux de délice et de paradis, se posèrent sur mes yeux, indifférents d'abord, puis craintifs, étonnés plus qu'offensés. Je tressaillis comme sous une piqûre d'aiguillon. Je demeurai un instant ébloui, comme si de violentes mains m'eussent poussé hors d'une chambre de ténèbres vers quelque feu de la Saint-Jean. Je vis trouble. Elle s'en aperçut et devint toute rose. Je repris bientôt, la gorge serrée, la bouche sèche : « Cette eau donne le vertige comme vos yeux ! » Elle eut l'air navré d'une petite fille à qui l'on raconte une belle histoire et qui n'en comprend pas un mot, hocha la tête avec une moue de dépit. Le ton ne fait-il pas la chanson ? N'avait-elle pas vu aussitôt qu'elle me plaisait et que je brûlais de lui plaire ? Ne sentait-elle pas que son regard m'avait pris tout entier, comme ensorcelé ? Je revins à la charge, douloureusement, passionnément : « Oh ! Madame, insistai-je, que ne donnerais-je pas pour que nous fussions moins étrangers l'un à l'autre, pour pouvoir vous exprimer tout l'émoi qui s'est emparé de mon être lorsque vous m'êtes apparue, vous offrir comme une fleur l'amitié la plus fervente ? Et faut-il donc que j'aie découvert, un soir, deux nouvelles

étoiles, que j'aie vu des yeux comme il n'en est pas d'autres au monde pour n'avoir que le regret amer, que la souffrance cruelle de ne plus jamais y mirer mon cœur ? » Elle paraissait rêver avec au-dessus de la lèvre supérieure comme de légères risées. On eût dit qu'elle écoutait quelque musique d'une douceur infinie. Elle se pencha vers moi et sourit. Ses yeux répondaient à défaut de ses lèvres. Ses yeux se voilaient comme d'une brume chaude. Des tambours battaient la retraite sur l'autre rive, se rapprochaient, les lumières s'éteignaient, une à une, comme des cierges après une grand'messe. Je l'implorai, les mains jointes : « Ne vous verrai-je pas demain ? » Elle hésita, réfléchit, prit dans la pochette de cuir blanc que fermait un scarabée d'améthyste un programme du théâtre Égyptien et y griffonna au crayon le chiffre : 3. De vieilles dames et un monsieur à larges épaules, à grande barbe blonde, probablement le mari ou le frère, sortaient du Palais de la Danse, se dirigeaient de son côté avec des exclamations rauques, de gros rires satisfaits. Je me sauvai sans retourner la tête...

Madame de Pierreluce, qui effeuillait pétale par pétale une rose Maréchal Niel de ses longs doigts bagués d'émeraudes, goudailla, puérile et rieuse :

— De grâce, ne vous arrêtez pas, Raymond, cela devient palpitant !

— Le lendemain, reprit-il, comme sans l'avoir entendue, bien avant l'heure que m'avait fixée ma chère inconnue, je faisais les cent pas de long en large, impatiemment, anxieusement, devant le portique du théâtre Égyptien où quatre musiciens arabes aux gandourahs de laine sale, aux visages de la patine des briques recuites, graves, sacerdotaux, les yeux gonflés comme de petites outres, les veines violacées d'un afflux de sang aux tempes,

jouaient sans trêve on ne savait quelle bizarre et monotone mélodie, dominaient des appels trainants, aigus, nasillards d'une flûte de roseaux et d'une sorte de musette le grondement sourd de la darbouka. Elle fut, n'étant point Parisienne, très exacte. Toilette simple de voyageuse en linon avec une ceinture dont la boucle de strass devait être quelque bijou d'aïeule, un grand chapeau de paille souple égayé de clématites et de chèvrefeuille et, au cou, un fichu léger noué à la Marie-Antoinette. On se serra la main comme de vieux camarades, un peu plus tendrement, je l'avoue, un peu plus suggestivement, si j'ose dire, qu'il n'eût convenu. Et nous entrâmes dans la salle. La représentation touchait à sa fin. Dans un décor nocturne qui représentait les remparts et les jardins de quelque vague Bagdad, éperonnée par les clameurs stridentes, les battements de mains des autres danseuses, par une musique de démente, une sorte d'almée, toute tintinnabulante de sequins du front aux chevilles, toute fardée, telle qu'une idole, se déhanchait, ondulait, avec des mouvements souples, inquiétants de couleuvre, des frissons de plaisir, des attitudes d'impudeur, comme selon quelque rite millénaire, tournoyait sur soi-même, se renversait en arrière, s'étirait, glissait, se balançait en secouant des écharpes de soie, une cruche posée sur la tête. Mais ce spectacle m'intéressait moins, vous le comprenez, que la féerie qui continuait pour moi seul dans les divins yeux adorés, que tout ce que j'y cherchais, tout ce que j'y voyais. Par moments, mon adorable voisine feignait d'en être gênée et fâchée, faisait la moue, les cachait, espiègle, taquine, de sa main éployée comme un écran, ses yeux de ciel, me disait d'un regard suppliant : « Je vous en prie, cessez ce jeu, ne nous donnez pas en spectacle à ces gens, songez que nous ne sommes pas seuls, ici ! » Et tout à coup,



P. Scoppetta, del.

....Une sorte d'almée se balançait en secouant des écharpes de soie, une cruche posée sur la tête....

elle se leva délibérément, m'entraîna d'un pas alerte et léger de chasseresse vers des pagodes aux toits d'or, vers des allées d'ombre et de solitude où une odeur étrange d'aromates se mêlait dans l'air aux balsamiques senteurs des catalpas, au parfum lointain des roses innombrables en agonie, et comme si elle eût deviné ce que je souhaitais de toute mon âme, elle accorda ses yeux à mes lèvres, les abandonna une seconde au baiser extasié qui les fermait, qui les brûlait. Ce fut tout. Nous nous quittâmes sans une parole ni un geste d'adieu. Je compris que je ne devais pas la suivre. Je ne l'ai jamais revue, nulle part...

Le gros Clavier-Lévêque haussa les épaules, l'interrompit d'un ton narquois :

— Non, vrai, tu appelles ça une aventure ?

— Une toute petite aventure, je vous le disais en commençant cette histoire, mais la plus exquise que j'aie jamais eue.

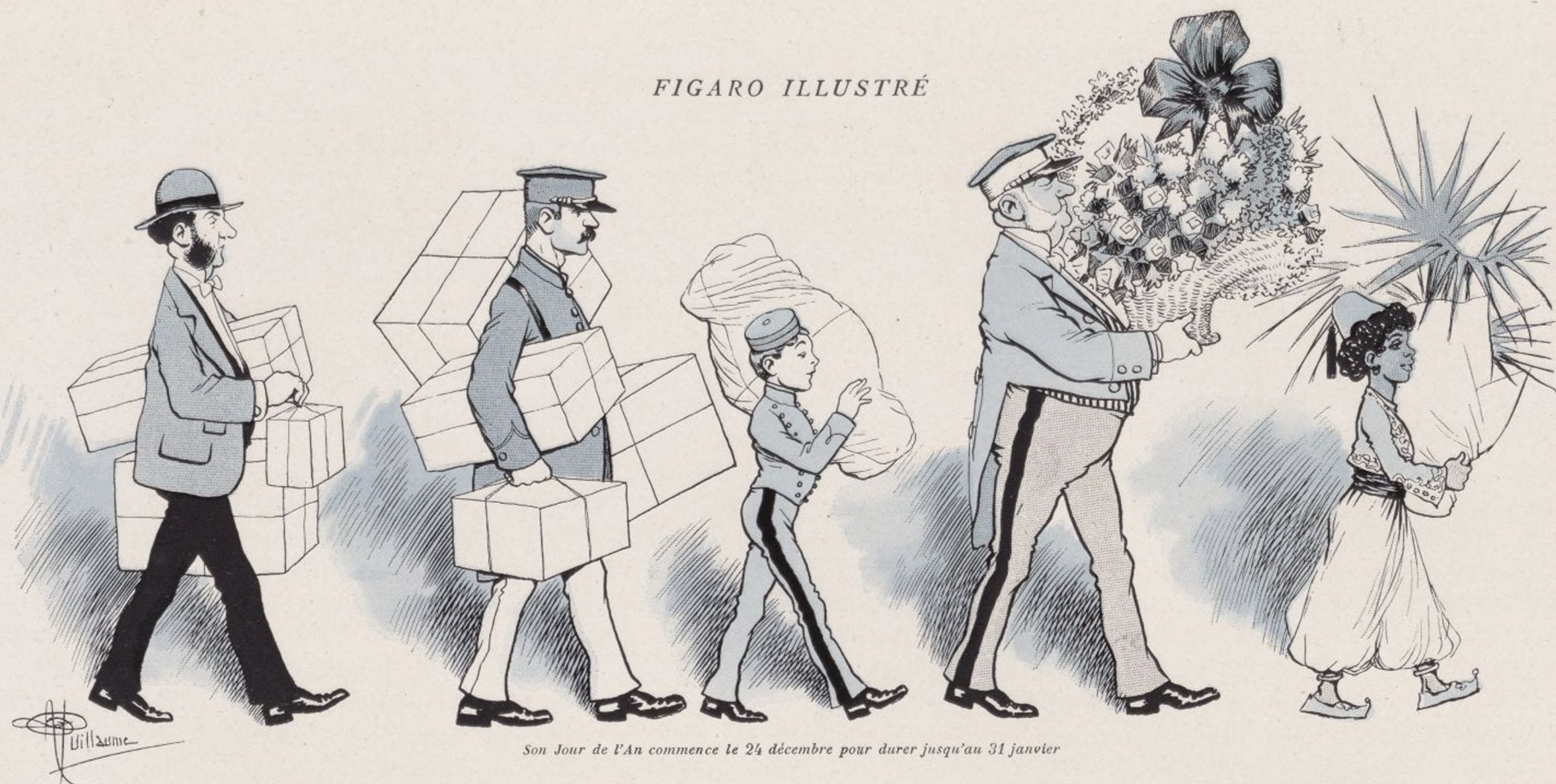
— Le sage se contente de peu !

— Et il a joliment raison, affirma Briancourt qui se pique d'être philosophe.

... La lune se levait à l'horizon tout rose, toute nacrée, illuminait le ciel...

RENÉ MAIZEROT.

(Illustrations de M. Melchers, Firmin Bouisset et P. Scoppetta.)



Son Jour de l'An commence le 24 décembre pour durer jusqu'au 31 janvier

LE JOUR DE L'AN d'une Parisienne

SON « Jour de l'An » commence le 24 décembre pour durer jusqu'au 31 janvier.

Il commence le 24 décembre pour les amis toujours pressés de la gâter, qui espèrent ainsi arriver « bons premiers » auprès d'elle; c'est d'ailleurs une flatterie délicate, cette façon de la traiter en petite fille qui met encore, cette nuit-là, ses souliers dans la cheminée...

Puis, le cadeau de Noël étant moins classique, moins officiel que celui du 1^{er} janvier, quelques amis pratiques pensent aussi que c'est une excellente manière d'y mettre moins.... d'importance.

Les uns et les autres ne sont pas les plus mal-



Les dix premières gerbes de fleurs, généralement bien accueillies....

avisés, car c'est une grande chance de succès que d'ouvrir la série...

La première boîte de bonbons est la seule qui soit sûrement grignotée par elle.

Les dix premières gerbes de fleurs, généralement bien accueillies, sont soigneusement disséminées dans les jardinières de son salon et de son boudoir. Elle traverse ses appartements, portant à bras tendus ses grès artistiques, ses étains d'étagère, ses verres de Venise, hérissés de floraisons monstrueuses, hyperbolique fardeau sous lequel bien des vases succombent, en clamant sans doute, eux aussi :

« Trop de fleurs!... »

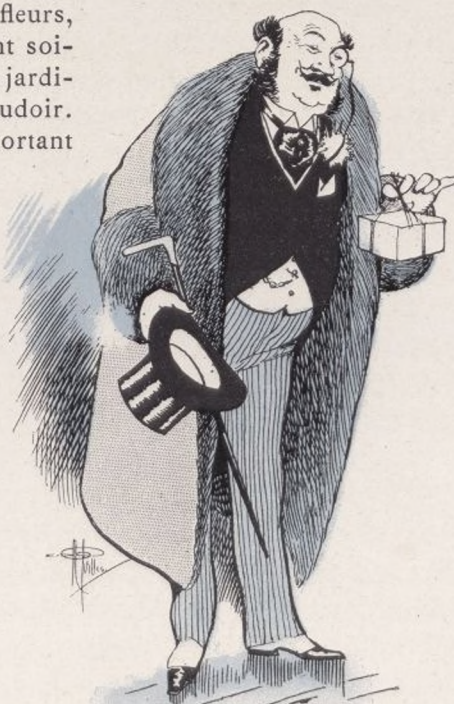
Malheur à « l'imbécile (?) » dont le fatal bouquet aura causé le désastre !!!

Mais surtout, oh ! surtout, n'arrivez jamais « quinzième sac de chocolat » ou « trente-septième botte de roses », alors qu'il n'y a plus une potiche disponible, les porte-parapluies eux-mêmes bondés d'hortensias bleus ou de mauves orchidées.... et que la seule vue d'une bonbonnière lui donne des nausées...

Elle a pourtant perdu l'habitude de « repasser » à autrui les offrandes superflues, depuis qu'il lui est arrivé à ce propos une aventure si désagréable !

... Figurez-vous que son oncle Paul, toujours si généreux (et si riche que sa fortune composait au moins les deux tiers des « espérances » qui avaient décidé le mariage de sa nièce), l'avait habituée à de somptueuses étrennes : c'était, chaque année, quelque merveilleux bijou, quelque fourrure magnifique, un objet d'art inestimable... une fois même, c'avait été l'automobile rêvée...

Le cadeau de l'oncle Paul n'était jamais une insignifiance ! — Quelle fut donc sa surprise, un certain 31 décembre, en recevant une simple bourriche de fleurs avec une lettre dans laquelle



C'était, chaque année, quelque merveilleux bijou....



..... et en chargea les bras de la pauvre professeur.

leçons. Puis, reliant en quelque sorte l'effet à la cause dans un même geste, elle prit la malencontreuse bourriche et en chargea les bras de la pauvre professeur, qui, hébétée, abasourdie, se laissa faire : « Tenez, chère Mademoiselle, prenez ces fleurs, je vous prie ; quand vous êtes entrée, je m'apprêtais à vous les porter, avec tous mes remerciements et mes excuses. »

Rentrée chez elle Mademoiselle Blanche Pointé raconta tristement à sa vieille mère le fâcheux résultat de sa visite. Puis, comme elle avait le cœur plus pitoyable que sa capricieuse élève, elle ne voulut pas que de beaux œillets et des roses délicates eussent à souffrir de sa déconvenue, et doucement elle les enleva, fleur par fleur, de la petite jonque d'osier tressé où elles languissaient faute d'eau, pour les déposer dans un porte-bouquet à large panse.

Mais, comme la Marguerite de Faust, voici qu'elle découvre un coffret... un « drageoir » en vieil argent, caché sous la mousse fleurie... Déjà elle s'attendrit de cette générosité inattendue... mais elle ouvre la bonbonnière et elle ne comprend plus du tout : sur un coussinet de satin mauve brille la nacelle éblouis-

l'oncle rappelait à sa chère nièce que, « pour ceux qui s'aiment, l'affection fait seule la valeur du présent » !

Interdite, elle restait immobile, toute boudeuse devant l'ironique corbeille, lorsqu'on lui annonça la visite de Mademoiselle Blanche Pointé, sa professeur de cithare, qui venait lui présenter ses souhaits de bonne année. Elle tombait bien !... Savourant le très féminin plaisir de se venger d'une déception sur la première victime venue, Madame de X... coupa court aux compliments de l'humble Mademoiselle Blanche Pointé en lui annonçant que, forcée, par des raisons d'économie, de restreindre le budget de ses menus plaisirs, elle renonçait à continuer l'étude de la cithare, et qu'elle n'entendait même pas commencer un nouveau « mois » de



Interdite, elle restait toute boudeuse...

sante d'un rang de perles, cadeau princier qui ne peut lui être destiné !... et le superbe collier sert de cadre à une photographie, celle de l'oncle Paul, qui, du fond de la boîte mys-



L'oncle Paul !... elle le reconnaît bien...

térieuse, la regarde souriant. L'oncle Paul !... elle le reconnaît bien, car il assistait de temps en temps aux leçons de cithare de sa nièce, et comblait chaque fois le professeur et l'élève d'éloges si bienveillants !

La photographie, soulevée, examinée, retournée, porte cette dédicace « enjouée » : « Que ces petites perles, ma chère, vous fassent avaler l'huître ! »

Alors, Mademoiselle Blanche commence à comprendre... Son élève lui a fait emporter les étrennes de l'oncle Paul, sans se douter du trésor enfoui sous les fleurs !!!

Elle se hâte d'envoyer sa mère reporter le bel écrin et son précieux contenu chez l'oncle Paul, avec une lettre où elle lui raconte toute l'histoire, le priant de reprendre seulement les bijoux et de lui laisser « l'huître » en souvenir de tout ceci. Que fit l'oncle Paul ? Il accourut chez Mademoiselle Blanche Pointé, où il exhala toute son indignation contre l'ingrate nièce qui n'appréciait si visiblement en lui qu'un « oncle à héritage », et jura de ruiner ses « espérances » en renonçant au



... Il s'est tenu parole et a épousé Mademoiselle Blanche Pointé.



... et se rendre le même soir à une invitation plus séduisante.

célibat. Il s'est tenu parole et a épousé Mademoiselle Blanche Pointé. Le jour du mariage, le joli collier de perles figurait à l'exposition des cadeaux avec cette mention :

« Offert à Mademoiselle B. Pointé par ma nièce Madame de X... »

Comme Madame de X... a demandé des explications, on

lui en a donné, et c'est pourquoi elle ne renvoie plus jamais une corbeille ou un sac de fondants sans les avoir préalablement visités avec toute la scrupuleuse défiance qu'y mettrait un douanier de la frontière franco-belge.



Une Parisienne bien avisée guette l'heure de minuit...

« L'expérience est un trophée composé de toutes les armes qui nous ont blessés... » a dit quelqu'un qui avait bien raison. Dans cette panoplie de souvenirs cruels, les prosaïques « gaffes » remplacent avantageusement les « zagaies » les plus empoisonnées.

Le Jour de l'An est une des époques les plus fertiles en écueils dangereux, et toute la finesse native de la Parisienne lui est nécessaire pour manœuvrer adroitement... et le plus agréablement possible... entre les devoirs et les plaisirs qui la sollicitent. Quelle diplomatie ne faut-il pas déployer, par exemple, pour éviter un « inévitable » dîner de famille et se rendre le même soir à une invitation plus séduisante ?

Pour les réceptions du 31 décembre, une Parisienne bien avisée guette l'heure de minuit avec l'attention contenue de Cendrillon dansant au bal du Prince Charmant... Certaines maîtresses de maison ayant mis à la mode l'aimable obligation de s'embrasser entre voisins et voisines quand sonne le premier coup de minuit... il s'agit de ne pas se laisser prendre au dépourvu... et de faire en sorte que, sans être soupçonnée d'y avoir aidé, le hasard vous soit favorable ! Mais, là où le tact de la Parisienne triomphe surtout, c'est dans l'ingéniosité, la délicatesse, le bon goût des cadeaux qu'elle fait... Car, puisqu'il est entendu que donner est infiniment plus doux que recevoir, vous ne voudriez pas qu'elle se privât du plaisir d'offrir aussi



A quelles patientes recherches elle se livre avant de choisir seulement un porte-cigarettes !

des étrennes ! A quelles patientes recherches elle se livre avant de choisir seulement un porte-cigarettes ! Celui dont elle fera hommage à son cher mari, cette année, est en résine de Pin



..... ne pas se laisser prendre au dépourvu.

Viennois (c'est tout ce qu'il y a de plus rare) avec des ciselures qui figurent des branchages de gui, et cette inscription : « Mon Guy ! l'an neuf ! », calembour druidique auquel le prénom du cher mari se prête heureusement.

Les étrennes de Bébé sont les plus faciles à trouver : il a soin de proclamer hautement, plusieurs semaines à l'avance, ses « longs espoirs » et ses « vastes pensées... »

Mais comme beaucoup d'oreilles complaisantes recueillent ses confidences, depuis ses deux grand-mères qui, auprès de lui, rivalisent de gâteries, jusqu'aux commis de Papa, qui flattent en lui l'héritier présomptif du « Patron », il arrive que, le 1^{er} janvier, huit phonographes « haut parleurs », trois pianos mécaniques, douze chevaux « grands comme ça » et autant d'ânes en « vraie peau », six « grands guignols », neuf bicyclettes et quatre charrettes anglaises



Les étrennes de Bébé sont les plus faciles à trouver....

avec leurs poneys « tout vivants » se donnent rendez-vous à l'adresse de « Monsieur Dédé... »

Voici un cas où le proverbe : « Abondance de biens ne nuit pas » se trouve absolument en défaut. Car dans l'impossibilité de caser tant de trésors, les parents de Monsieur Dédé se voient obligés d'agir pour ces encombrantes séries comme avec la trop nombreuse progéniture de Moumoute, leur jolie chatte blanche : on ne garde pas tout.... il faut faire un choix et sacrifier le reste. Comme pour la pauvre Moumoute, hélas ! ce choix et ce sacrifice ont de bruyants et douloureux échos !... Tous les enfants sont de l'avis de celui auquel on demandait « s'il voulait de la crème ? — J'en veux trop. »

Monsieur Dédé se venge de la disparition arbitraire de ses jouets en se plaignant amèrement aux donateurs dont les cadeaux ont été éliminés. On a eu pourtant bien soin de ne faire disparaître que les envois de « parents éloignés » ou de personnes « qui ne sont pas près de venir », comptant que d'ici à l'époque probable de leurs visites, Monsieur Dédé « aura oublié ». Mais Monsieur Dédé n'oublie pas.... Monsieur Dédé garde au fond du cœur le regret hostile des phonographes et des tricycles subtilisés. Lorsque, au printemps prochain, sa gracieuse maman accueillera avec des sourires complimenteurs la tante Sophie, fraîchement arrivée de Bourg-en-Bresse, ou cet excellent commandant Lapoire, venant passer quelques jours de permission chez ses amis, Monsieur Dédé interrompra les effusions de sa famille pour dire de sa voix la plus claire :

« Tu sais le phonographe (ou le tricycle) que tu m'avais donné ?... Comme il y en avait des plus beaux, papa a donné au concierge le tien, en disant que celui-là, c'était de la camelote !!! »

Il n'y a pas que des enfants terribles. Quand les parents se mettent à être « terribles » aussi, ils le sont bien davantage encore !

Par exemple, les étrennes les plus difficiles pour notre Parisienne sont celles qu'il convient d'offrir à sa belle-mère : il ne s'agit pas de réussir à faire plaisir (chimère irréalisable depuis longtemps abandonnée !), mais de désarmer le plus possible les critiques attendues.

Se rappeler que les bonbons irritent sa dyspepsie, que les fleurs lui donnent la migraine, qu'elle a « horreur » des « bibelots inutiles », et que, pour les « petits ouvrages de Dames », elle s'y connaît, « Dieu merci ! mieux que personne ! », et n'a pas attendu que sa bru fût de ce monde pour avoir des pelotes brodées et des chaises en tapisserie. Mais la plus acariâtre belle-mère

est en même temps, souvent, la plus tendre grand'mère... et, le Jour de l'An où sa « bru » a eu l'idée de lui offrir le portrait de « Monsieur Dédé... », Belle-Maman avait tant de larmes de joie dans les yeux, qu'elle n'a même pas pensé à « débiter » le cadre !

Le Jour de l'An d'une Parisienne dure jusqu'au 31 janvier, car elle se donne jusque-là pour répondre aux « lettres provinciales » dont les arrière-cousines et les petits-neveux ignorés l'accablent annuellement.

Ne faut-il pas aussi « renvoyer ses cartes » aux gens arriérés qui s'attardent à suivre l'obsédante coutume ?

Son mari et elle se rejettent mutuellement la responsabilité de l'odieuse corvée, mais comme elle est toujours censée « n'avoir rien à faire », c'est elle qui finit par consentir à s'en charger... quitte à n'accorder en cela qu'une concession platonique !

Ceux qui ne seront pas contents n'en renverront plus l'année prochaine !

Le Jour de l'An d'une Parisienne dure jusqu'au 31 janvier, car il faut bien le mois entier pour venir à bout des visites réglementaires... Visites à faire et visites à recevoir, visites pour échanger des vœux et des remerciements, visites de « digestion » pour les dîners acceptés ou d'excuses pour ceux que l'on a « esquivés »

visites aux relations influentes, visites aux gens « qu'on ne voit qu'une fois par an... » et aussi visites à ses pauvres, pour « bien commencer l'année » !

Et maintenant, délicieuse Parisienne, permettez à votre historiographe de se joindre à tous ceux qui vous « la souhaitent bonne et heureuse » !

Considérez qu'en ce seul Jour de l'An la mendicité cesse d'être interdite, et daignez accorder, à qui vous la demande, votre plus souriante indulgence.

ALBERT GUILLAUME.

(Texte et illustrations de M. Albert Guillaume.)



Ne faut-il pas aussi « renvoyer ses cartes » aux gens arriérés qui s'attardent à suivre... etc.



... visites aux relations influentes...



Le Voyage

AR quelle merveille demeura-t-elle inexplorée, cette terre délicieuse? Quel mystère la déroba aux marches ardentes des voyageurs africains? Horrible à l'abord, elle devient plus douce à mesure que les jours ont erû; et la source de sa douceur est toujours aussi impénétrable. Ses forêts prodigieuses ont fait suite aux mousses et aux lichens lépreux, ses eaux diluviennes aux tourbières et l'enchantement de ses savanes à l'horreur de la Plaine-de-l'Éternelle-Désolation.

La Bête et la Plante y sont énigmatiques; elles ont tout ensemble un air de jeunesse et de passé, de fraîcheur et d'antiquité vénérable. Il semble qu'on soit à quelque autre âge du monde, — un futur étrange s'y mêle à la mélancolie du Souvenir. N'est-ce pas la Réserve sauvage, le Parc où l'Homme, désabusé de tant de meurtres, viendra redemander des compagnons à la Nature? Ceux dont l'existence est la plus précaire, les colosses qui coûtèrent tant de labeur à la vie, s'abreuvent par troupes immenses aux deltas des rivières. Plateaux rafraîchis de bise, versants tendres et féconds, plaines tièdes, immenses combes torrides, cette terre a réuni dix climats.

J'y goûte le bonheur divin — le grand rêve de la création libre. Mon escorte est nombreuse, armée autant qu'il faut pour braver les plus grands fauves, et je possède tout remède contre le venin du reptile et le poison de la plante. Plusieurs des nôtres ont les sens délicats et la longue expérience des sauvages et d'ailleurs toute une animalité sagace nous accompagne, non seulement familière aux périls de la vie, mais dressée contre le météore, fine à prévoir les changements de temps, de terroir, de magnétisme. Ainsi l'ai-je voulu. Je suis de ceux qui croient à la future collaboration effective de l'homme et de la bête, — de ceux qui croient que l'animal prêtera d'une manière plus subtile ses sens exquis à des maîtres plus pénétrés de douceur.

L'odorat du chien, la vue du faucon, le sens magnétique de l'oiseau et de l'insecte, portent en eux des enseignements infinis, une vision du fond des choses que la matière purement minérale est insuffisante à nous interpréter. La Bête, depuis la plus inférieure — larve informe, mollusque immobile, morne zoophyte — un jour sera la grande indicatrice de la science, l'instrument le plus pénétrant de nos laboratoires, non point une pure chair expérimentale, mais une volontaire chercheuse.

Pour moi mes résultats sont déjà séduisants. Je les dois surtout à deux aides incomparables, deux taciturnes paysans, qui ont un sens prodigieux de la vie, un art admirable des nuances, qui habituent la bête à se confier à l'homme, à le comprendre. Nous emportons des hirondelles, des ramiers, des oiseaux de nuit, des grenouilles, et naturellement des singes, des chats et des chiens. Grâce à des soins spéciaux, ils supportent les divers climats, et même ils paraissent se complaire en ce terroir, y prendre de nouvelles forces. Nous, les hommes, ne subissons-nous pas quelque influence enchantante, les fibres alertes, le cœur aisé et fort, le visage rajeuni?

Non pas, d'ailleurs, que le voyage soit simple et dénué de périls — non pas non plus que la terre soit toujours propice. Tantôt une forêt inexpugnable, tantôt un désert sec et vide après la plénitude, tantôt des marécages aux approches pleines d'embûches. Qu'on le veuille ou non, il faut descendre par les combes géantes ou tout au moins longer leurs limites. Alors, le reptile devient redoutable; le carnassier rôde autour du campement ou guette dans la jungle; la nuit descend pleine de mystère et d'horreur. Sans doute, nous sommes merveilleusement gardés, et le moindre péril est pressenti par nos bêtes, — mais quel cœur peut demeurer tranquille devant tels dangers et dans le vaste inconnu de ce territoire étranger à l'Homme?

Un soir, à l'heure rouge, où la plus grosse étoile tremblotait à peine dans la lueur crépusculaire, nous nous arrêtâmes parmi des rochers. Notre lassitude était grande. Tout le jour nous avions lutté contre la forêt, et la plaine débutait enfin! Elle s'étendait

à l'ouest, immensément fleurie. Une rivière y roulait, souvent cachée de monstrueuse végétation, et s'épandait en lac marécageux à un demi-mille de notre campement.

Au nord, une combe d'au moins six lieues de tour, à juger selon l'apparence, — et au midi des collines assez hautes, où se devinaient des plateaux sur les cimes.

Divine était la solennité de l'heure, la beauté de l'espace, la magie du grand firmament, et la vie prodigieuse qu'on sentait en tout présente. La dure forêt s'épandait dans la lumière pâle, si douce qu'on oubliait la traversée de souffrance; la combe commençait à retentir des grandes clameurs nocturnes, les collines se profilaient indécises jusqu'aux confins du ciel. Je contemplai quelques minutes ce spectacle et j'aimais toujours plus l'expédition fabuleuse qui m'éloignait de l'univers connu.

Le campement établi, les feux prêts, nous primes le repas du soir; puis la lune, vaste et rouge, se hissa sur l'orient. Les nues s'abaissèrent, s'entassèrent à l'ouest. La nuit se montra claire et murmurante. Je n'avais pas envie de me coucher :

— Charnay, dis-je à celui qui commandait sous moi... je vais jusqu'à la rivière...

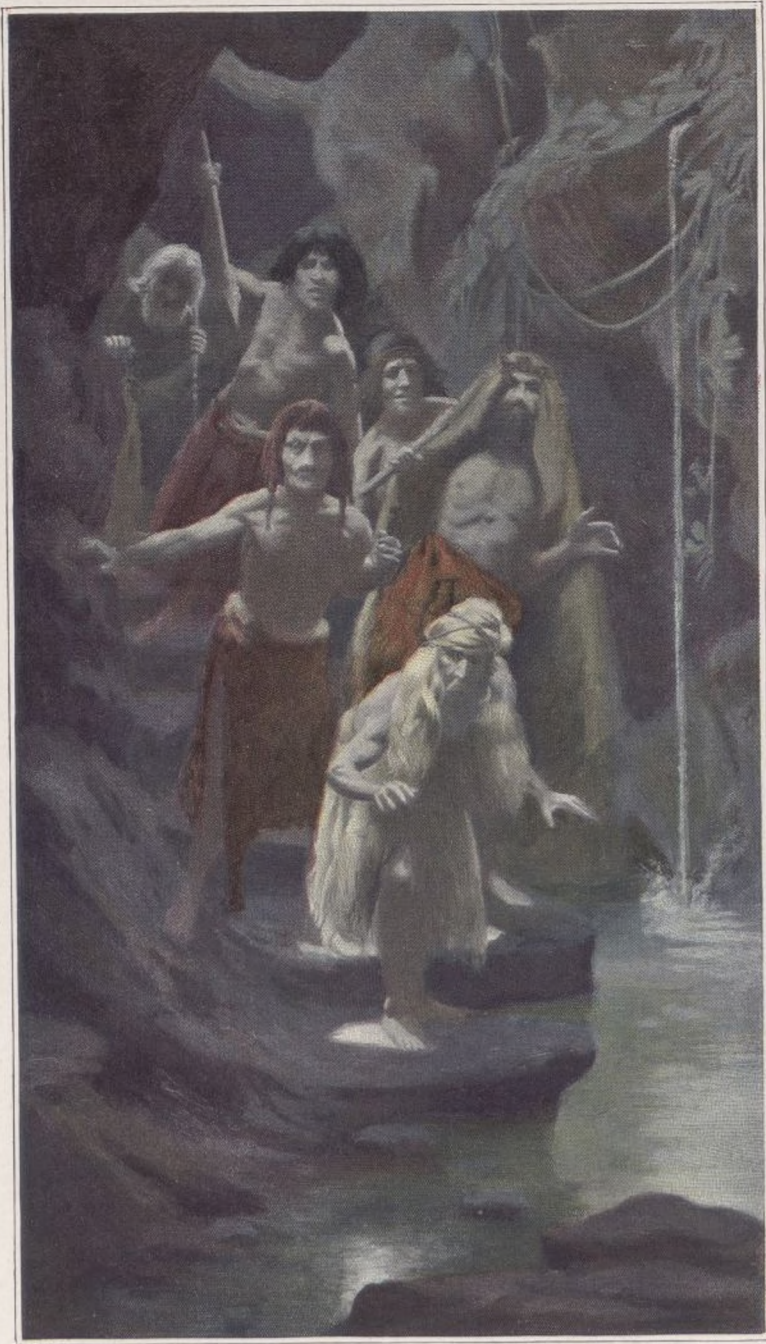
En même temps, je faisais signe à Malveraz, le plus vieux des deux paysans, et à Huriel, le doux colosse. Deux chiens suivirent aussi, et un grand-duc qui s'éveillait au soir venant.

— Si vous preniez quelques compagnons de plus? demanda Charnay... ce pays m'inquiète.

Je tenais grand compte des avis de mon second, doué qu'il est de prescience. Je pris donc deux hommes de plus, et nous allâmes vers l'eau. La plaine était facile, jusqu'aux abords de la rivière. Là, nous trouvâmes des mares. Il fallut chercher plus loin quelque jetée abordable. Nous marchâmes près de trois quarts d'heure, forcés de nous écarter, lorsque nous fîmes rencontre d'une sorte de chaussée naturelle, abondamment piétinée, et semée de gros blocs de granit. Malveraz grommela :

— Les éléphants passent par ici... Il ne me semble pas qu'ils soient venus aujourd'hui... il faut donc s'attendre à ce qu'ils descendent cette nuit à l'abreuvoir...

La chaussée paraissait venir de la combe, dont on apercevait les bords, surélevés au-dessus du niveau de la plaine.



— Fort bien, répondis-je... Comme rien n'est en vue, nous pourrions provisoirement suivre la chaussée...

Quand je dis que rien n'était en vue, je m'écarte de la stricte vérité. A chaque instant, il filait devant nous quelque bête timide — daim, antilope, carnassier de petite taille — et l'on apercevait des ombres se mouvant sur la plaine, tandis que les clameurs de la lutte s'élevaient des profondeurs de la combe, des ténèbres de la forêt. Nos chiens, accoutumés, ne poursuivaient pas, obéissaient aux modulations expressives de Malveraz.

Nous marchâmes longtemps. La chaussée s'arrêta — nous nous étions engagés sur un territoire difficile. Nous revînmes à la rivière, et j'allais rétrograder, lorsque Huriel s'écria :

— Un pont !

A vrai dire, c'étaient d'immenses blocs erratiques qu'il nommait ainsi, mais très rapprochés :

— Des arches de pont, plutôt, répliquai-je...

Le colosse sans répondre détacha à coups de hachette un jeune peuplier sur la rive :

— Voici le tablier !

J'hésitai quelque temps avant de me décider à l'aventure : j'avais un pressentiment néfaste. Nous passâmes, cependant. Nos chiens, habitués à franchir de frêles obstacles, nous suivirent sans encombre.

Tout d'abord nous marchâmes par une sorte de prairie, puis il vint une terre boisée, mais où les arbres étaient fort distants les uns des autres. Une forêt s'étendit enfin à notre droite, tandis que la savane boisée s'arrêtait, faisait place à une terre couleur de cendre. De-ci de-là, un pin y poussait sur un tertre, ou quelque ilot de fougères géantes. Peu d'herbe, et sèche, dure, décolorée. Une grande tristesse s'exhalait :

— Ce lieu est redoutable, grommela Huriel.

Je vis du souci sur le visage de Malveraz. — Mais une curiosité ardente me poussait à m'avancer contre toute prudence :

— La nuit n'est pas à craindre, fis-je ; le ciel est pur. Dans une heure la lune éclairera à merveille.

L'ombre était presque venue. Une lueur rougeâtre traînait sur les cimes de la forêt et sur les pins solitaires. Le paysage devint moins sinistre après que nous eûmes longé un marais où aboyaient des grenouilles géantes. L'herbe reparut plus drue et plus fraîche sur la savane. Mais la nuit était tout à fait tombée. On ne distinguait que des formes confuses à la petite lueur grise des étoiles. Nous marchâmes une demi-heure encore, puis la lune énorme et couleur de cuivre parut sur la forêt :

— Un rocher ! fit Huriel.

Devant nous se dressait une masse granitique où béait une sorte de portail de géants. Nous crûmes d'abord apercevoir une caverne — mais aux premiers pas nous nous trouvâmes arrêtés :

— C'est curieux ! fit Malveraz... j'aurais juré que...

Il avait mis sa main contre le roc. Alors il se fit entendre une vibration singulière, comme si l'on avait passé un archet au bord d'une plaque de bronze.

— C'est une porte ! reprit Malveraz...

Nous vîmes un bloc énorme qui tournait sur lui-même, sans que Malveraz parût faire plus que pour pousser une porte légère, et l'ombre d'une caverne apparut.

— Bizarre ! m'écriai-je.

Et j'entrai dans la caverne. Malveraz m'y suivit, tandis que Huriel, avec un de mes hommes nommé Chabe, marchait vers la forêt. A la lueur de ma petite lanterne électrique nous examinâmes l'endroit. Il était singulier, un je ne sais quoi de *construit*, sans qu'on pût exactement dire si la caverne avait ou non servi d'habitation. Nous étions là depuis un bon moment, lorsque nous entendîmes les chiens aboyer avec violence :

— Un danger ! remarqua Malveraz.

Nous sortîmes de la caverne. Huriel et Chabe rétrogradaient vers nous. Presque simultanément un rugissement étrange qui tenait de la voix du lion et de celle du tigre, l'apparition d'une monstrueuse silhouette bondissante, les coups de carabine d'Huriel et de Chabe. Puis, un cri terrible. La bête mystérieuse venait de fondre sur Huriel et l'emportait comme un lynx emporterait un lièvre. Je m'élançai. Je vis le bras d'Huriel qui se levait armé d'un couteau, et l'animal, frappé au cœur, s'abattit.

Je continuais à bondir vers Huriel, lorsque Malveraz cria d'une voix tonnante :

— Tous, dans la caverne... Ne perdez pas une seconde...

Malgré l'excitation du moment, nous obéîmes, tellement nous avions l'habitude de nous fier aveuglément à l'instinct et aux sens de Malveraz. Huriel, Chabe, les deux chiens, le grand-duc entrèrent presque en même temps que nous :

— Tournons la pierre, fit Malveraz.

La pierre colossale s'ébranla avec sa vibration étrange. Nous nous trouvâmes dans l'ombre — le temps d'allumer deux lampes à accumulateur. Alors seulement j'interrogeai Malveraz :

— Pourquoi nous avez-vous appelés ?

Il se baissait, il prenait une grosse pierre. Elle s'adaptait presque exactement à un trou entre le roc et notre porte cyclopéenne. Avant qu'il eût répondu, des rugissements éclatèrent.



— C'est un troupeau de fauves, répondit le vieux serviteur; je les ai vus apparaître au bord de la forêt. Vous leur tourniez le dos.

Les rugissements redoublaient, tantôt rauques et sombres, tantôt éclatants comme des fanfares. Aucun d'entre nous ne se méprit sur leur sens : c'était la colère, une colère de race, devant le cadavre du tigre-lion abattu par nos balles et le couteau d'Huriel. Et cela encore montrait l'étrangeté de ce pays. N'était-ce pas un vestige des temps très antiques où les grands félins avaient eu le sens de l'association, aujourd'hui éteint, chez le lion de l'Atlas aussi bien que chez le tigre de l'Inde!

— Que faire? demandai-je à Huriel...

— Rien à craindre pour l'instant, répondit le colosse. Nous pouvons tenir conseil à notre aise, comme les défenseurs d'une forteresse. Ceux qui viendront jusqu'ici périront à coup sûr.

— Ne pourrions-nous les exterminer?

— Il faudrait une meurtrière... Car d'entr'ouvrir notre porte, c'est l'invasion : ces fauves auraient vite fait d'élargir la passe... Il se tut. On entendait un choc de griffes contre l'entrée :

— Vous voyez! fit Huriel...

— Oui. Je vois qu'il faut provisoirement laisser notre fort tel quel. Mais le hasard peut nous inspirer... Cherchons...

Nous cherchâmes, aidés des chiens et du grand-duc. Au dehors les rugissements se faisaient plus rares. Mais je sentais bien que le péril n'en était pas diminué. Les bêtes terribles m'intéressaient plus encore qu'elles ne m'effrayaient. Je n'avais contre elles aucune colère ni, surtout, aucun sentiment de chasseur. J'aurais voulu épargner ces énergies admirables. Je me souvenais

avec émerveillement des bonds magnifiques du tigre-lion, de sa haute stature, de l'aisance formidable dont il emportait Huriel... Comme je pensais à ces choses, Malveraz cria :

— Une fissure dans la porte même!... Mais on ne pourra basculer les carabines que de haut en bas... la fente est trop étroite pour les mouvements de côté.

En ce moment, Huriel poussa une exclamation :

— Perdues!

— Quoi? fis-je.

— Les cartouches. — Dans la lutte avec le tigre-lion, la cartouchière s'est détachée...

— En ce cas, fis-je, il nous reste exactement dix coups à tirer... Et j'imagine qu'il y a bien là une soixantaine de bêtes.

Malveraz, monté sur un bloc, l'œil collé à la fissure, répliqua :

— Il y en a près de cent...

Nous nous regardâmes en silence. Il nous semblait être à ces épouvantables périodes où l'homme errait, si petit et si misérable, sur les plaines, dans les forêts et par les marécages. N'étions-nous pas en ce moment, malgré nos armes, nos engins,

notre intelligence, semblables à quelque pauvre petite famille d'hommes-singes, réfugiée dans sa caverne, au bord du lac ou du fleuve, tandis que le puissant machærodon aux griffes en, poignards passe dans les ténèbres ?

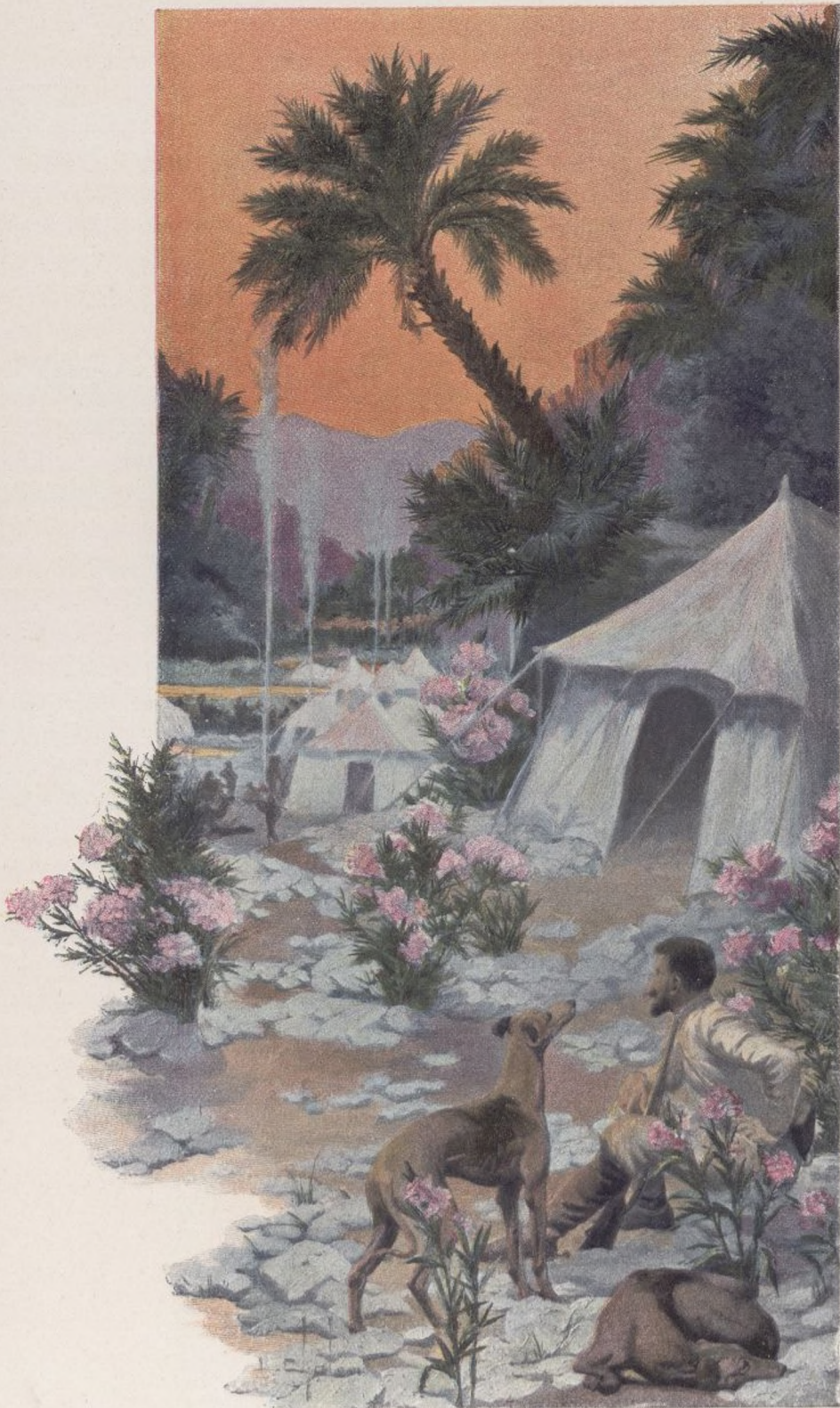
— C'est pourtant une prodigieuse aventure, fis-je. Et si nous y échappons, quel souvenir des énergies du monde ! Quelle communion avec l'immense passé !

Je m'étais hissé jusqu'à la fente. Ils étaient là, sous la clarté d'une grande lune rougeâtre, surgie à l'occident, cent monstres aux yeux phosphorescents, aux beaux corps de guerre et de meurtre. On les voyait accroupis ou dressés en silhouettes, ou bondissants, et, j'en avais la nette conscience, tout à fait sûrs que les meurtriers de leur congénère étaient dans la caverne. On sentait, à chacun de leurs mouvements, une intelligence bien supérieure à celle de nos misérables fauves déçus, et une espèce d'entente, la faculté d'agir de concert pour atteindre un but. Et leur but actuel, c'était la vengeance. La race ne voulait pas qu'un de ses individus eût péri en vain. Elle s'était décidée à attendre jusqu'à la consommation du châtimeur. Cette certitude me fit passer un long frisson sur l'échine. Quelle espérance d'échapper à de tels adversaires ? Et comme le guerrier antique, je revis mon Argos, la douce terre quittée pour la frénésie du voyage, et une mélancolie mortuaire pénétra mon âme...

Huriel interrompit mes réflexions :

— Il fait faim ! dit-il. Reprenons des forces !

C'était un de nos principes d'emporter toujours de la nourriture. Chabe, Malveraz et Mandar avaient des tranches de viande rôtie, du café froid, du biscuit, Huriel avait du pemmican et moi une sorte de hachis. Nous mangeâmes d'aussi bon cœur que si nous avions été à l'abri de nos chariots de chêne. Huriel dévora,



comme d'habitude, deux kilogrammes de viande et d'innombrables biscuits.

— On se rationnera plus tard, disait-il. Si ça ne tourne pas mieux, Castor et Pollux (les deux chiens) nous fourniront quelques jours de vivres, voire de boisson.

— J'aimerais mieux me rationner ! fis-je. D'ailleurs, il reste bien deux journées de nourriture... La boisson seule...

— Il y a un filet d'eau qui coule du roc, dit Malveraz...

— Après tout, fis-je, rassuré, il y a de grandes probabilités que ces maudites bêtes se découragent — ou plutôt oublient le but qui les a rassemblées ici. Si nous pouvions avertir nos compagnons de bien fortifier le campement, je me sentrais tranquille.

— Oui, mais comment les avertir ? répliqua Huriel.

Malveraz leva son visage impassible :

— Je m'en chargerais bien... Le grand-duc irait certainement rejoindre l'expédition. Et ce n'est pas la nuit qui le gênerait !

— J'y avais songé, moi, intervint Chabe. Mais c'est une idée creuse ! Il faudrait pouvoir faire sortir l'oiseau ! Et qu'on entrebâille seulement notre porte, les fauves seront sur nous...

Il était inutile qu'il nous le fit remarquer. A chaque minute l'un ou l'autre des tigres-lions se précipitait contre le granit. Si le sol n'avait été si dur nous aurions pu y pratiquer un trou sous la porte. Mais il n'y fallait pas songer.

Malveraz, qui nous écoutait sans rien dire, se leva. Il se rendit vers le fond de la caverne, où nous l'entendions circuler. Il revint au bout de quelques instants et de son air tranquille :

— Je crois qu'il y a une petite issue par là... Je distingue, dans une sorte de cheminée naturelle, une lueur qui peut être celle de la lune. La cheminée est en pente. Notre hibou y passerait fort bien... Si vous voulez écrire un billet, Monsieur Villars...

— Essayons donc, m'écriai-je.

J'écrivis une lettre courte mais explicite. Malveraz l'attacha soigneusement au cou du hibou, puis il marcha vers le filet d'eau. Nous le suivîmes. Arrivés là, nous éteignîmes momentanément les lanternes électriques. A mesure que nos yeux se faisaient à l'obscurité, nous distinguions une sorte de lueur blême.

Malveraz, durant ce temps, s'adressait à son hibou en une sorte de mélodie. Les yeux du rapace étincelaient dans l'ombre. Et nous avions trop le souvenir du pouvoir de notre vieux serviteur sur les animaux pour n'avoir pas confiance.

Enfin, un bruit léger : l'oiseau pénétrait dans l'ouverture. Nous l'entendîmes s'élever graduellement.

— Il a trouvé l'issue... il est parti ! s'écria Chabe.

— Pourvu qu'il arrive à temps ! murmura Huriel.

— Il suivra exactement la route que nous avons suivie... Comme c'est aussi celle que suivront ceux qui arriveront à notre secours, répondit Malveraz, vous pouvez être tranquilles !

Nous restâmes trois heures environ à deviser, à faire des projets d'évasion ou à conjecturer les actes de nos terribles assiégeants. Puis, Huriel dit :

— Puisque nos amis ne sont pas venus, il est plus que probable qu'ils ont reçu le message. Prenons donc du repos... C'est la première condition de lutte... Qui veillera le premier quart ?

— Moi ! fis-je.

Mes compagnons s'étendirent. Et je demeurai dans l'ombre, rêveur, plus ému, plus troublé d'être seul avec mon esprit. J'entendais gronder, rugir nos adversaires. Je les contemplais parfois à travers la fissure ; je goûtais une volupté noire à me sentir à la fois si près et si loin du plus épouvantable péril. Rien que cette porte de granit, l'épaisseur de cinquante centimètres !... Et cela suffisait pourtant à nous rendre aussi tranquilles que si dix lieues nous avaient séparés des grands fauves !

Il apparut au matin que nos ennemis n'avaient point renoncé à leur vengeance. Tous, à la vérité, ne se retrouvaient point à l'abord de la caverne ; pas plus, d'ailleurs, que durant la nuit, où, à tour de rôle, ils étaient allés en chasse. Mais trente environ sommeillaient auprès de carcasses mi-dévorées.

Nous passâmes une journée terriblement monotone. Notre angoisse croissait avec la durée. De temps en temps, nous cherchions, mais en vain, quelque issue secrète à la caverne.

Le soir vint, puis la nuit — et toujours l'immense troupeau de tigres-lions veillait.

— Ça devient grave, murmura Huriel à notre souper... Il ne faut pas compter beaucoup sur le découragement de ces abominables bêtes ! Elles ont une damnée vigilance !

— La vie de nos ancêtres préhistoriques ne devait pas être un rêve au milieu de pareils adversaires ! répliqua Chabe...

— Je ne comprends même pas, si la terre nourrissait beaucoup de monstres de cette sorte, qu'ils y aient résisté, ajoutai-je.

Le souper fut triste. Je me couchai sitôt après. Je dormis péniblement, agité de cauchemars. Je revoyais ce grand parc où j'avais passé la plus grande partie de mon enfance. Et je m'élançais par les futaies, dans les pénombres mystérieuses, attentif aux petits drames de la vie — insectes, oisillons, mulots, lapins de garenne... Tout soudain une chose innomable, une sorte de main velue,



grande comme
les ramures
d'un chêne

s'abaissait, s'emparait de moi. Je demeurais un moment dans une épouvante folle, sans voix, sans mouvement, dans cette immense main tiède... puis je m'éveillais couvert de sueur. A l'un de ces éveils, j'aperçus Malveraz hissé à la fente, sa petite lanterne à la main. Au dehors, les tigres-lions rugissaient formidablement.

— Qu'y a-t-il ? fis-je en me levant.

— Il se passe quelque chose de bizarre, reprit le vieux paysan. Ces bêtes sont effarées, comme j'ai vu dans la montagne les chamois, les bouquetins et le bétail avant une avalanche...

Je marchai vers l'ouverture ; je regardai. Effectivement, les grands fauves étaient dans un état d'agitation extrême. Ils bondissaient, semblaient s'interpeller, puis soudain, ils s'immobilisaient tous ensemble, leurs têtes tournées dans la même direction.

— Oui, voilà qui est singulier, murmurai-je... Évidemment, il y a *quelque chose* qui approche et dont ils ont peur...

— Ecoutez ! fit Malveraz...

J'ai l'oreille fine — mais sans rien qui approche de celle de Malveraz. — Je n'entendis rien.

— C'est un troupeau d'êtres vivants ! reprit le paysan.

En ce moment, nos chiens aboyèrent. Et Malveraz ajouta :

— Ce sont des êtres lourds... des buffles, peut-être ?

— Cela n'expliquerait pas l'inquiétude des tigres-lions...

— Qui sait ? fit rêveusement Malveraz...

Je commençais à distinguer une rumeur confuse. Puis, ce fut un vaste piétinement, dont la terre tremblait. Enfin, tout à coup une clameur bizarre, *membraneuse*, que nous reconnûmes :

— Des éléphants ! m'exclamai-je...

Les chiens, presque indifférents jusqu'alors, montrèrent une vive agitation, tandis que les tigres-lions emplissaient l'espace de rugissements. Chabe, Huriel, Mandar s'étaient éveillés :

— Peut-être la péripétie qui doit nous sauver ! dit Chabe.

— Ou nous perdre ! répartit Huriel.

Brusquement, d'un commun accord, les tigres-lions se rejetèrent vers la forêt. Quelque temps immobiles à l'orée, ils hésitèrent entre la fuite et le combat. Leur indécision ne fut pas longue. A un nouveau barrit, cette fois répété par cinquante trompes, ils se retirèrent lentement sous les futaies.

— La route est libre ! fit Huriel.

— Pour cinq minutes, reprit Malveraz.

Il avait raison. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que nous vîmes paraître une vingtaine d'éléphants. Ils arrivaient lentement

— ils balançaient leurs grandes trompes et leurs défenses étincelantes. Je ne reconnus en eux ni l'éléphant d'Asie ni celui d'Afrique. Plus grands, ils appartenaient évidemment à un type éteint. — Ce n'étaient d'ailleurs pas des mammouths, mais ils devaient être aussi formidables. Et nous comprîmes la fuite des tigres-lions-lorsque, à la suite des premiers, d'autres passèrent — puis d'autres — deux cents, trois cents peut-être.

— Des hommes ! s'écria Chabe.

Une troupe d'hommes apparaissait en effet, avec des femmes et des enfants, étrange, presque mêlée aux derniers rangs des éléphants. Les mâles étaient de haute taille, le teint ni blanc ni noir, gris de cendre, les mâchoires fortes, et les cheveux assez

longs, raides, en baguettes de tambour. Ils vivaient évidemment en bonne intelligence avec leurs colossaux compagnons :

— Ils ont là un beau troupeau, remarqua Chabe...

Et voilà du coup l'homme préhistorique réhabilité. Avec de pareils serviteurs, il pouvait braver les monstres carnivores...

— Serviteurs ? murmura Huriel. Voire !

Il se fit, presque soudain, un arrêt dans la marche du troupeau et des hommes. Nous vîmes ceux-ci prendre des dispositions pour une halte. Les uns assemblaient du bois et des herbes sèches, aidés en cela par des éléphants ; les autres fichaient, au bout de

branches, des morceaux de chair ; et les femmes aidaient ou prenaient soin des enfants.

Ce spectacle nous intéressa. Et ce nous fut une sorte de joie de voir le grand brasier allumé sur la plaine par nos frères inférieurs. Nous nous gardions cependant bien de bouger, et Malveraz avait, depuis longtemps, intimé aux chiens l'ordre de se taire. Sans doute, ces hommes n'auraient point pour nous des sentiments plus exorables que les tigres-lions. Qui pouvait dire, d'ailleurs, s'ils n'étaient pas anthropophages ? Et proie pour proie, autant être celle des fauves que de nos semblables !



— Il n'est peut-être pas mauvais qu'ils campent par ici, dit Chabe... Ils éloigneront pour longtemps nos autres ennemis et nous, après leur départ, nous nous sauverons par les marécages !

Comme il parlait, il vint un homme près de la caverne. Il parut hésiter d'abord, puis il fit un geste surpris, puis il s'approcha et poussa contre notre porte de granit.

A ce geste, je frémis dans toute ma chair. S'il n'était pas dû au hasard, il impliquait la connaissance de la caverne et de son mode de fermeture. La même impression avait traversé l'esprit de mes amis. Nous nous regardâmes avec angoisse !...

— Il sait ! chuchota Huriel.

Nous ne pûmes bientôt plus avoir le moindre doute. A l'appel de l'homme d'autres accoururent. Ils se mirent à parler et à gesticuler, et, d'un commun effort, ils tentèrent de mouvoir la porte. Naturellement, elle résista, mais nous sentîmes vibrer la pierre.

— Faut-il éteindre la lampe ? demanda Chabe.

— Gardez-vous-en bien, chuchota Malveraz... S'ils ont aperçu la lumière, c'est en l'éteignant que nous nous exposons le plus !

Les assaillants cessèrent de pousser. Ils délibérèrent, puis deux

d'entre eux se dirigèrent vers des éléphants. Il y eut, entre ces hommes et les bêtes, je ne sais quel échange de signes. Toujours est-il que des proboscidiens s'avancèrent à leur tour :

— Attention ! fit Chabe... C'est ici un assaut plus terrible...

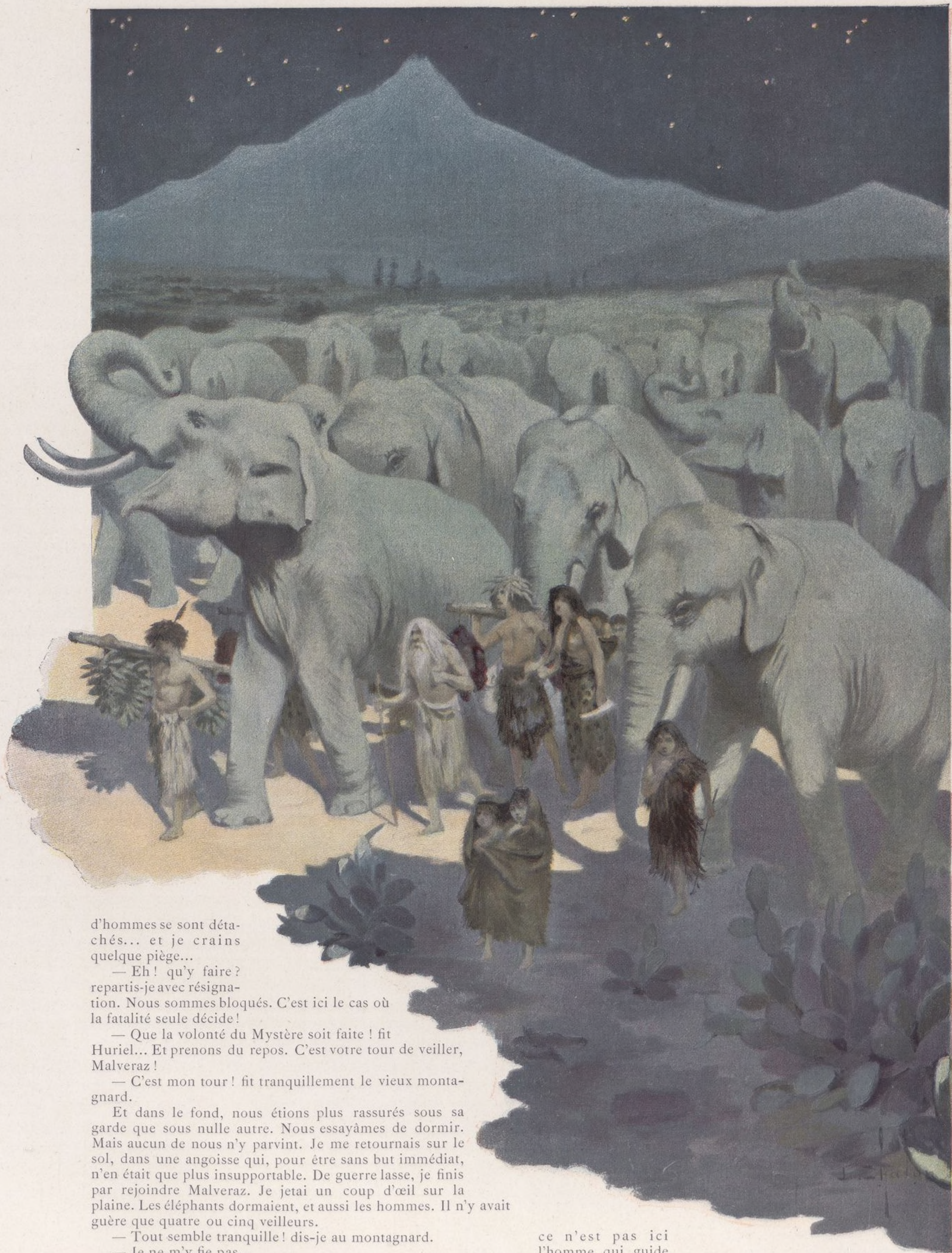
Sans répondre, Malveraz alla se poser sur le bloc de fermeture, de façon à le mieux affermir dans le trou, puis silencieux, si ému que nous entendions battre nos cœurs, nous attendîmes !

L'attaque ne tarda point. Elle fut terrible. Le roc en trembla. Les formidables animaux s'élançaient deux de front, se dressaient sur leurs pattes d'arrière et retombaient avec fracas. Mais le granit résista victorieusement.

— Bah ! dit Chabe, la forteresse est inexpugnable.

Comme il parlait, un de nos chiens, terrifié, et comme malgré lui, fit entendre un aboiement. A l'instant l'assaut s'arrêta. Ce fut d'abord une sorte de silence. Puis, les sauvages se mirent à parler et à gesticuler longuement, mais sans la moindre velléité de refaire leur effort. Il parut même, après un certain temps, qu'ils en eussent pris leur parti. Huriel le fit remarquer.

— Je ne suis pas tranquille, fit Malveraz... une trentaine



d'hommes se sont détachés... et je crains quelque piège...

— Eh! qu'y faire? repartis-je avec résignation. Nous sommes bloqués. C'est ici le cas où la fatalité seule décide!

— Que la volonté du Mystère soit faite! fit Huriel... Et prenons du repos. C'est votre tour de veiller, Malveraz!

— C'est mon tour! fit tranquillement le vieux montagnard.

Et dans le fond, nous étions plus rassurés sous sa garde que sous nulle autre. Nous essayâmes de dormir. Mais aucun de nous n'y parvint. Je me retournais sur le sol, dans une angoisse qui, pour être sans but immédiat, n'en était que plus insupportable. De guerre lasse, je finis par rejoindre Malveraz. Je jetai un coup d'œil sur la plaine. Les éléphants dormaient, et aussi les hommes. Il n'y avait guère que quatre ou cinq veilleurs.

— Tout semble tranquille! dis-je au montagnard.

— Je ne m'y fie pas...

En ce moment, un des éléphants veilleurs dressa la tête, puis il frappa doucement de sa trompe le crâne d'un homme. Tout de suite les autres veilleurs se dressaient, dans une attitude d'écouteurs, aussi nette chez les animaux que chez les hommes.

— Bizarre! murmurai-je. Ces éléphants paraissent aussi intelligents que nos semblables...

— Je crois bien qu'il en est ainsi, fit Malveraz... En tout cas,

ce n'est pas ici l'homme qui guide ni qui protège...

Sans doute, il rend des services à cette drôle de communauté, mais il se rapproche plus d'être un ami-serviteur qu'un ami-chef...

Un de nos chiens se leva, puis l'autre. Tous deux se précipitèrent vers le fond de la caverne.

Nous nous disposions à les suivre, lorsque nous les vîmes dans la pénombre, immobiles, comme fascinés.

— Aux armes ! cria Malveraz.
Huriel, Chabe, Antar, se levèrent, et tous cinq nous tinmes prêts nos carabines et nos revolvers, tandis que Malveraz disait :
— On vient !... Des hommes...
— Ne tirez que sur mon ordre ! fis-je avec véhémence... Malveraz, rappelez les chiens !

Un bruit croissant se faisait entendre, puis une sorte d'éboulement. Un bloc tomba — des silhouettes apparurent :

— Toutes les lampes allumées ! fis-je.
Nos cinq petites lanternes brillèrent à la fois. Et nous vîmes, à dix mètres, une vingtaine d'hommes qui nous regardaient avec un mélange de menace, de crainte et de curiosité. Un violent combat se livra dans mon âme. Fallait-il terrifier ces êtres par la décharge de nos fusils ? Fallait-il essayer de parlementer ?

— Tire une balle en l'air ! fis-je à Chabe.
Il tira. La détonation se répercuta sous la voûte de la caverne. Les sauvages parurent saisis d'une terreur superstitieuse.

— Malveraz ! fis-je... Tu sais te faire comprendre des êtres simples. Essaie de laisser entendre à ceux-ci que nous sommes très redoutables, mais que nous ne leur voulons aucun mal.

Malveraz marcha gravement vers les envahisseurs. Il leur souriait et leur faisait des signes lents et pacifiques. Méfiants d'abord, ils se rassuraient à mesure. Bientôt, ils montrèrent une sorte de cordialité et se rapprochèrent. Nous profitâmes de cette détente pour nous rapprocher du groupe. Malveraz ne cessa pas pour cela de leur faire des gestes — et il apparut enfin qu'ils étaient rassurés. Dans ce moment Huriel se tourna vers moi pour dire quelque chose. Mais il s'arrêta, les yeux fixes, l'air effaré. Je suivis la direction de son regard : je vis qu'un des hommes qui s'était glissé vers l'entrée, avait retiré le bloc de fermeture et ouvrait notre porte de granit. Je poussai un cri de détresse :

— Trop tard ! fit Huriel ; il n'y a plus qu'à accepter le sort.
En effet l'homme avait poussé un cri. Ses compagnons du dehors accouraient, accompagnés de leurs monstrueux amis.

— Du calme ! dis-je.
Cette recommandation était inutile. Mes compagnons attendaient les événements avec le sang-froid du désespoir. Quant à Malveraz il marcha au-devant des survenants. Il y eut un moment d'horrible incertitude. Un faux mouvement, une colère, une frayeur chez quelqu'un de nos assaillants et nous étions massacrés.

Grâce à Malveraz, grâce à notre attitude pacifique, le péril du premier heurt fut écarté. Notre présence excita de la curiosité et, ce semble, l'espèce de crainte superstitieuse que le coup de fusil de Chabe avait causée aux premiers arrivants. La caverne fut envahie. Nous n'eûmes de ressource que de sortir. Durant un quart d'heure, les hommes, les femmes, les éléphants se contentèrent de nous contempler, comme des êtres rares et prodigieux. Puis un silence, des regards échangés entre les sauvages :

— C'est le pire moment ! fit Malveraz. — Tout va se décider.
Un des plus grands parmi les hommes leva sa massue, et ce geste se répercuta chez d'autres. Mais un éléphant écarta ces massues d'un geste tranquille de sa trompe, et Malveraz reprit :
— Sauvés... Les éléphants ne veulent pas notre mort !

Et comme je le regardais, stupéfié :
— Les hommes ne sont pas ici les maîtres, fit le montagnard, mais bien les animaux. Je l'avais deviné depuis longtemps. J'en suis à présent sûr. — Il y a bien une sorte d'alliance, mais dans cette alliance, la bête prend les décisions importantes.

A mesure qu'il parlait, je voyais la vérité : les hommes rusés, faibles, peut-être cruels — les grands herbivores pleins de force, de courage et de douceur. Et il devenait clair comme le jour que c'étaient les bêtes qui décidaient, en ce moment, que nous aurions la vie sauve. Une demi-douzaine de vieux mâles avaient écarté nos congénères et s'étaient approchés de nous. Ils nous flairaient longuement, ils nous frôlaient de leurs trompes agiles et délicates. Un instinct subtil leur dit que nous ne leur serions pas un péril ; et ils surent faire comprendre leur volonté.

Lorsqu'ils s'écartèrent, les hommes revinrent à nous sans

méfiance et peu à peu l'entente naquit — nous pûmes nous joindre en sûreté à cette extraordinaire caravane.

Nous ne dormîmes guère de la nuit — mais ce n'était plus de crainte. Assis auprès du brasier, nous ne pouvions nous lasser de contempler le spectacle extraordinaire de ce troupeau d'éléphants paisiblement endormis sur la plaine. Au loin, par intervalles, nous entendions rugir nos ennemis de naguère. Ils devaient camper dans la forêt voisine, et guetter nos invincibles protecteurs.

Je restai de longues heures à rêver aux ancêtres préhistoriques. L'histoire de l'homme a bien pu être moins précaire et moins misérable que nous ne l'imaginons. Qui sait si la domestication de la bête n'a pas été une malice inutile, une trahison que le genre humain paiera quelque jour ? Qui sait s'il n'aurait pas été plus profitable de s'entendre avec nos frères dits inférieurs, et si la destinée ne nous aurait pas été plus douce, plus belle, plus harmonieuse ? Il est quelque chose de laid et d'infâme dans le rôle actuel des hommes : il aurait été beau et grand de faire tous ensemble le Grand-Être que doit être un jour l'animalité terrestre.

Nous sommes repartis ce matin. Nos relations sont devenues plus intimes avec nos semblables et surtout avec nos grands amis herbivores. Nous marchons vers l'est, précisément au point d'où nous sommes partis. Dans une heure, sans doute, nous serons auprès de nos compagnons.

— Ils seront peut-être partis, après tout, me dit Huriel, au moment où nous approchons du fleuve.

Nous marchions à l'avant du troupeau. Nos chiens avaient une dizaine de toises d'avance. Chabe nous les montra :

— Ils sentent le campement... Nous approchons...
A peine il avait parlé, nous entendîmes une détonation, puis des hommes sortirent d'un fourré à l'autre rive du fleuve :

— Nos amis ! s'écria Huriel... L'épreuve est finie...
Déjà les chiens s'élançaient avec des abois. Et nous reconnûmes Charnay. Il faisait de grands gestes de joie et aussi de stupéfaction — à la vue de notre formidable escorte...

Une demi-heure plus tard nous avions franchi le fleuve, nous contions notre merveilleuse aventure ; elle était appuyée des preuves les plus irréfutables : — les quatre cents compagnons colossaux qui s'assemblaient, avec douceur, autour de notre caravane.

ÉPILOGUE

Nous avons achevé notre voyage par les terres inconnues. Et il ne nous en a coûté guère de peine : nous avons eu constamment la protection de nos amis à trompe. Grâce à eux, tout péril grave nous a été épargné. Nous avons rapporté la plus magnifique étude sur les vivants et sur les liens qui les unissent. Par nous, — grâce à un bonheur plus grand que notre mérite assumé, — le problème a été résolu sur ce que durent être les rapports de l'homme primitif et des animaux. Nous avons pu constater que la plupart du temps la légende doit être renversée : les premières sociétés animales bien faites n'ont pas été des sociétés humaines. L'homme ne fut d'abord qu'un organisateur secondaire. Il s'en est fallu de peu, en somme, que la civilisation terrestre ne fût le fait de l'éléphant : et presque sûrement, il en aurait été ainsi, si la trompe avait pu se dédoubler.

Le triomphe de l'homme ne fut en somme que celui de ses deux mains : elles lui firent un cer-

veau qui, tout d'abord, n'était pas plus subtil que celui des animaux supérieurs.

Il me reste, de ce voyage, un souvenir délicieux. J'ai mieux senti la Vie de la Terre. Et j'ai compris, avec intensité et mélancolie, que l'homme faisait fausse route, — qu'il était temps de revenir à plus de paternité envers les frères inférieurs. — que notre existence serait cent fois plus belle, plus noble et plus haute, si nous pouvions cesser notre lâche tuerie et faire des alliées de ces bêtes superbes dont nous faisons actuellement nos victimes.

(Illustrations de L. Chalon.)

J.-H. ROSNY.





LE DOCTEUR PERLINPINPIN

Comédie en un acte pour enfants

PERSONNAGES

LE DOCTEUR PERLINPINPIN

M. LAMBIN
M. GOULU

Mlle MUSARDE
M. BOURRU

Mlle PIEBORGNE
Mlle SANS-SOIN

La scène se passe chez le docteur.

SCÈNE PREMIÈRE

Un cabinet de docteur. — A droite, un fauteuil, et dans le fond, à gauche, des chaises.

LE DOCTEUR. *(Il est en redingote, avec une grande cravate blanche. — Si l'on veut, il peut être vêtu d'une grande robe et coiffé d'un chapeau pointu.)* — Deux heures, ma consultation va commencer. Je suis sûr que mon salon est plein de malades. Ah ! c'est que le docteur Perlinpinpin est un fameux médecin ! Si j'étais vaniteux, je dirais que je suis célèbre à Paris, en province et à l'étranger. Mais, comme je suis très modeste, je me contenterai de dire que je suis tout simplement le docteur le plus connu du monde entier. Ma spécialité est de soigner la jeunesse ; je suis médecin des enfants, et ma clientèle est très nombreuse. Mais, ne faisons pas trop attendre les malades qui viennent implorer la science extraordinaire du savantissime docteur Perlinpinpin ! Je reçois tant de monde à mes consultations que je suis forcé de donner des numéros comme dans les bureaux d'omnibus. *(Il va à la porte du fond et crie.)* Numéro un ! *(Puis il redescend et s'assied dans son fauteuil, en prenant un air sérieux. Quand un client entre, le docteur ne bouge pas, il attend que le client soit descendu près de lui et l'ait salué.)*

SCÈNE II

LE DOCTEUR. — M. LAMBIN

M. Lambin entre en boitant et en s'appuyant sur une canne. Il descend jusqu'àuprès du docteur avant de parler.

M. LAMBIN. — Illustre docteur, je vous salue.

LE DOCTEUR. — Moi aussi. Comment vous appelez-vous ?

M. LAMBIN. — Monsieur Lambin.

LE DOCTEUR, se levant. — Quelle maladie avez-vous, Monsieur ?

M. LAMBIN. — J'ai une entorse.

LE DOCTEUR. — Où cela ?

M. LAMBIN. — Au pied.

LE DOCTEUR. — J'allais vous le dire, car moi, qui ai étudié tout particulièrement les entorses, j'ai remarqué qu'on en avait beaucoup plus aux pieds qu'ailleurs... à l'oreille, par exemple. Et comment vous êtes-vous donné cette entorse ?

M. LAMBIN. — En courant, docteur.

LE DOCTEUR. — Vous vous appelez Monsieur Lambin et vous courez !... Oh ! oh ! ceci me paraît étrange. Expliquez-moi comment la chose est arrivée.

M. LAMBIN. — C'est bien simple, docteur, je courais et puis j'ai eu une entorse. Voilà.

LE DOCTEUR. — Et pourquoi couriez-vous ?

M. LAMBIN. — Parce que je voulais attraper un moineau.

LE DOCTEUR. — L'avez-vous attrapé ?

M. LAMBIN. — Oui, docteur.

LE DOCTEUR. — A quelle heure avez-vous commencé à courir après ce moineau ?

M. LAMBIN. — A neuf heures du matin.

LE DOCTEUR. — Et à quelle heure l'avez-vous attrapé ?

M. LAMBIN. — A midi.

LE DOCTEUR. — Quel jour cela se passait-il ? Un dimanche ?

M. LAMBIN. — Non, docteur, un mercredi.

LE DOCTEUR. — Bien. Nous disons donc que vous avez poursuivi un moineau, de neuf heures du matin à midi, un mercredi. Vous aviez donc congé ce jour-là ?

M. LAMBIN, embarrassé. — Non, docteur.

LE DOCTEUR. — Alors il n'y avait pas de classe, ce mercredi-là, de neuf heures à midi ?

M. LAMBIN, confus. — Si, docteur.

LE DOCTEUR. — Très bien, Monsieur, je vois ce que vous avez. Votre maladie s'appelle un accès d'école buissonnière ! C'est grave, Monsieur, très grave !

M. LAMBIN, effrayé. — Est-ce que cela pourra se guérir ?

LE DOCTEUR. — Oui, mais à la condition de suivre exactement mon ordonnance. Dimanche prochain, de neuf heures à midi, vous resterez chez vous à travailler, pour rattraper le temps que vous avez perdu mercredi. *(Lui désignant une chaise au fond.)* Asseyez-vous là, je vous ferai un premier pansement après la consultation.

M. LAMBIN. — Oui, docteur. *(Il va s'asseoir.)*

LE DOCTEUR *(allant à la porte et criant)*. — Numéro deux ! *(Il revient s'asseoir dans son fauteuil.)*

SCÈNE III

LES MÊMES. — M^{lle} SANS-SOIN

M^{lle} SANS-SOIN. — Illustre docteur, je vous salue.
 LE DOCTEUR. — Moiaussi. Comment vous appelez-vous?
 M^{lle} SANS-SOIN. — Mademoiselle Sans-Soin.
 LE DOCTEUR. — Quelle maladie avez-vous, Made-

moiselle?
 M^{lle} SANS-SOIN. — Docteur, je suis très inquiète, car je me suis aperçue que tous les jours mes ongles diminuaient.

LE DOCTEUR. — C'est probablement parce que vous les coupez trop souvent.

M^{lle} SANS-SOIN. — Mais non, je ne les coupe jamais, jamais.

LE DOCTEUR, se levant. — Ah !... Voilà qui est bizarre !... Montrez-moi vos mains.

M^{lle} SANS-SOIN, tendant les mains. — Voilà, docteur.

LE DOCTEUR, regardant. — Enlevez vos gants.

M^{lle} SANS-SOIN. — Mes gants ? Mais je n'en ai pas.

LE DOCTEUR, étonné.

— Vous n'avez pas de gants?... Ce sont vos mains que je vois là !...

(D'un ton sévère.) Est-ce que vous vous servez souvent de savon, Mademoiselle ?

M^{lle} SANS-SOIN, baissant les yeux. — Du... savon ?



LE DOCTEUR. — Je m'en doutais !... Elle ne sait même pas ce que c'est que du savon !... Le savon, Mademoiselle, est ce qui sert à se nettoyer les mains et la figure. Et les personnes qui ne s'en servent pas sont qualifiées du nom de : malpropres ! Voilà ce que c'est que le savon !... Montrez-moi vos ongles, maintenant. (Il regarde les ongles de Mademoiselle Sans-Soin et recule d'un pas, épouvanté.) Ah !... Horreur !...

M^{lle} SANS-SOIN, effrayée. — Ah ! mon Dieu, vous me faites peur, docteur ; qu'y a-t-il ?

LE DOCTEUR. — Vous dites que vous ne coupez pas vos ongles ?

M^{lle} SANS-SOIN. — Je vous assure, docteur, que je ne me suis jamais servi de ciseaux.

LE DOCTEUR, avec sévérité. — Vous ne vous servez pas non plus de vos dents, Mademoiselle ? (M^{lle} Sans-Soin baisse les yeux et cache vivement ses mains derrière elle.) Ah ! Ah ! vous baissez la tête !... Vous espériez cacher au savant docteur Perlpinpin que vous rongez vos ongles !... Mais je vois tout, moi, Mademoiselle, je sais tout et je vais vous dire où vous conduira cet abominable défaut !... Il y avait une fois une petite fille qui mangeait ses ongles, comme vous. Elle en avait si bien pris l'habitude que lorsqu'elle a eu mangé ses ongles, elle a mangé ses doigts, puis ses mains, ses bras, ses pieds, ses jambes, son corps, enfin elle s'est mangée elle-même, tout entière !... Voilà, Mademoiselle, le sort qui vous attend, si vous continuez !

M^{lle} SANS-SOIN, terrifiée. — Ah ! docteur, docteur, c'est épouvantable ! Je ne le ferai plus, je vous le promets ! Et, de plus, je vais demander à maman de m'acheter une provision de savon.

LE DOCTEUR. — Vous ferez bien, car il peut arriver des malheurs plus affreux encore aux enfants qui ne veulent pas se débarbouiller !... Maintenant, asseyez-vous près de Monsieur. (Il désigne M. Lambin.)

M^{lle} SANS-SOIN. — Oui, docteur. (Elle va s'asseoir.)

LE DOCTEUR. — Et surtout ne posez pas vos mains sur la chaise, vous la saliriez. (Il va à la porte et crie.) Numéro trois !

SCÈNE IV

LES MÊMES. — M. GOULU

M. GOULU. — Illustre docteur, je vous salue.

LE DOCTEUR. — Moi aussi. Comment vous appelez-vous ?

M. GOULU. — Monsieur Goulou.

LE DOCTEUR. — Quelle maladie avez-vous, Monsieur ?

M. GOULU. — Je ne sais pas.

LE DOCTEUR, se levant vivement. — Hein !... Mais si vous ne me dites pas quelle maladie vous avez, comment voulez-vous que je le sache, moi ?... Voyons, que ressentez-vous ?



M. GOULU. — J'ai mal là... à l'estomac... (Poussant des cris et se tenant l'estomac en faisant des contorsions.) Oh !... Oh ! la, la !... Oh !...

LE DOCTEUR. — Frottez, frottez.

(M. Goulou se frotte l'estomac.) Plus fort !... Tenez, comme ça ! (Il s'approche de M. Goulou et lui frictionne vigoureusement l'estomac.)

M. GOULU, criant. — Aïe ! aïe ! aïe !... Ça me fait mal !

LE DOCTEUR, cessant de frictionner. — Tant mieux. Quand un remède ne fait rien du tout au malade, c'est qu'il n'est pas bon. Mon remède vous a fait du mal, c'est la preuve qu'il vous fait du bien... Je vais recommencer.

M. GOULU, vivement. — Non non, il me semble que cela va un peu mieux.

LE DOCTEUR. — A la bonne heure ! Votre mal vient peut-être de ce que vous avez trop mangé. Voyons, dites-moi ce que vous avez pris hier à votre dîner ?

M. GOULU. — Oh ! presque rien, docteur, une soupe au lait.

LE DOCTEUR. — C'est tout ?

M. GOULU. — Et puis, du gigot.

LE DOCTEUR. — C'est tout ?

M. GOULU. — Et puis, des pommes de terre.

LE DOCTEUR. — C'est tout ?

M. GOULU. — Et puis, du jambon.

LE DOCTEUR. —

M. GOULU. — Je

LE DOCTEUR, sé-

en êtes bien sûr ?

(M. Goulou baisse la tête.) Vous n'avez pas

M. GOULU, timide-

LE DOCTEUR. —

M. GOULU. — Si,

LE DOCTEUR. —

M. GOULU. — Si,

LE DOCTEUR. —

M. GOULU, vivement. — Non, docteur, il n'y en avait pas sur la table.

LE DOCTEUR. — Et vous osiez me dire tout à l'heure que vous n'aviez rien mangé du tout !

M. GOULU. — Je ne me rappelais pas. (Il porte vivement la main à son estomac en faisant des contorsions.) Oh !... Oh ! la la !...

LE DOCTEUR. — Votre estomac se rappelle, lui ! Voyons ce qui se passe dedans.

M. GOULU, effrayé. — Vous voulez m'ouvrir le ventre !

LE DOCTEUR. — Non, c'est inutile. Ne bougez pas. (Il applique son oreille sur l'estomac de M. Goulou, écoute un instant et se relève.)

Ah ! c'est effrayant !... Je n'exagère pas, en disant que vous avez avalé hier de quoi remplir à moitié la boutique d'un laitier, d'un boucher, d'un charcutier, d'un boulanger, d'un fruitier et d'un pâtissier !... Ce n'est plus un estomac que vous avez, Monsieur, c'est un ballon !

M. GOULU. — Ah ! Mon Dieu ! Alors, je vais éclater ?

LE DOCTEUR. — Non, car je vous administrerai tout à l'heure un remède énergique par tous les côtés à la fois.

M. GOULU. — Ce que j'ai est donc bien grave ?

LE DOCTEUR. — Tout ce qu'il y a de plus grave ! C'est une gourmandise aiguë, gloutonie effrayante !

M. GOULU. — Ah ! cher docteur, comment guérir cela ?

LE DOCTEUR. — Par des pilules de compensation. Puisque vous avez mangé en un jour pour toute une semaine, vous resterez huit jours à la diète. En attendant, frottez-vous le ventre et allez vous asseoir.

M. GOULU. — Oui, docteur. (Il va s'asseoir au fond en se frictionnant l'estomac.)

LE DOCTEUR (allant à la porte et criant). — Numéro quatre !

SCÈNE V

LES MÊMES. — M^{lle} MUSARDE

M^{lle} MUSARDE (entrant lentement. Elle parle languissamment). — Illustre docteur, je vous salue.

LE DOCTEUR. — Moi aussi. Comment vous appelez-vous ?

M^{lle} MUSARDE. — Mademoiselle Musarde.

LE DOCTEUR. — Quelle maladie avez-vous ?

M^{lle} MUSARDE. — J'ai des migraines, docteur.

LE DOCTEUR. — Dans la tête probablement ?

M^{lle} MUSARDE. — Oui, docteur.

LE DOCTEUR. — J'ai vu cela tout de suite. Ces migraines vous prennent-elles souvent ?

M^{lle} MUSARDE. — Tous les jours.
 LE DOCTEUR. — Vous empêchent-elles de dormir ?
 M^{lle} MUSARDE. — Non, docteur.
 LE DOCTEUR. — De manger ?
 M^{lle} MUSARDE. — Non, docteur.
 LE DOCTEUR. — De jouer ?
 M^{lle} MUSARDE. — Non, docteur.
 LE DOCTEUR. — Elles ne vous empêchent pas non plus de travailler ?

M^{lle} MUSARDE. — Si, docteur, et c'est comme un fait exprès, ces maudites migraines me prennent toujours lorsque j'ai quelque chose à faire.

LE DOCTEUR. — Ah ! Ah ! Le mal commence à se dessiner. Permettez-moi d'examiner un peu votre tête. *(Il lui palpe la tête.)* C'est bien cela... Mademoiselle, vous avez un aplatissement de la bosse du travail.

M^{lle} MUSARDE. — J'ai une bosse aplatie ? Je ne me suis pas cognée cependant.

LE DOCTEUR. — Dites-moi, Mademoiselle, vous savez jouer au volant ?

M^{lle} MUSARDE. — J'y joue souvent ; je suis même assez adroite.

LE DOCTEUR. — Eh bien, si vous restiez longtemps sans jouer, qu'arriverait-il ?

M^{lle} MUSARDE. — Je ne saurais plus jouer du tout.

LE DOCTEUR. — Permettez-moi de réexaminer votre tête. *(Il lui palpe de nouveau la tête.)* C'est absolument cela... vous avez un gonflement exagéré de la bosse du jeu.

M^{lle} MUSARDE. — Pourquoi cela, docteur ?

LE DOCTEUR. — Parce que vous ne pensez qu'à jouer ; et si votre bosse du travail est aussi aplatie c'est que vous ne travaillez pas assez. De là viennent vos migraines. Est-ce que vous souffrez aussi le dimanche ?

M^{lle} MUSARDE. — Jamais, docteur, les jours de congé non plus.

LE DOCTEUR. — Eh bien, travaillez dans la semaine et vous ne serez plus malade.

M^{lle} MUSARDE. — J'ai bien peur, au contraire, que cela ne me rende encore plus souffrante. Êtes-vous bien sûr, docteur, de ne pas vous tromper sur ma maladie ?

LE DOCTEUR. — Je ne me trompe jamais, Mademoiselle ! Et pour vous le prouver, je vais vous dire le nom de votre maladie ; elle s'appelle la paresse !

M^{lle} MUSARDE *(confuse)*. — C'est bien possible, docteur.

LE DOCTEUR. — C'est certain ! Allez, Mademoiselle, et à l'avenir ne doutez plus de la science du docteur Perlinpinpin !

M^{lle} MUSARDE. — Oui, docteur. *(Elle va s'asseoir auprès des autres.)*

LE DOCTEUR *(allant à la porte et criant)*. — Numéro cinq !

SCÈNE VI

LES MÊMES. — M. BOURRU

M. BOURRU *(d'un ton de mauvaise humeur qu'il conserve pendant toute la scène)*. — Bonjour !



LE DOCTEUR, étonné, le regardant. — Vous auriez pu dire : Bonjour, illustre docteur. Comment vous appelez-vous donc, M^{ssieu} ?

M. BOURRU. — Monsieur Bourru.

LE DOCTEUR se levant. — Ça ne m'étonne pas. Eh bien ! M^{ssieu} Bourru, puisque vous n'êtes pas aimable, je ne le serai pas davantage. *(A partir de ce moment il parle à M. Bourru sur un ton très brusque et pas aimable.)* Qu'est-ce que vous avez ?

M. BOURRU. — Je me suis foulé le poignet.





LE DOCTEUR. — Lequel ? Le gauche ou le droit ?
 M. BOURRU montrant son poignet gauche. — Celui-là.
 LE DOCTEUR. — Ce n'est pas une réponse cela ! Je vous dis le gauche ou le droit ?
 M. BOURRU montrant toujours son poignet gauche. — Moi, je vous dis celui-là.
 LE DOCTEUR s'impatientant. — Et moi, je vous répète : le gauche ou le droit, entendez-vous ? (Il s'est approché de M. Bourru et lui secoue le bras gauche.)
 M. BOURRU, criant. — Aïe ! Vous me faites mal !
 LE DOCTEUR. — Je suis fixé, c'est le poignet gauche. (Voyant que M. Bourru va s'asseoir.) Ne vous asseyez pas ! Restez debout !... Comment vous êtes-vous foulé le poignet ?
 M. BOURRU. — Je n'en sais rien.
 LE DOCTEUR. — Moi non plus.
 M. BOURRU. — Alors vous n'êtes pas docteur ? Vous ne voulez pas me guérir ?
 LE DOCTEUR. — Je n'y tiens pas. Allez vous promener ; vous n'êtes pas poli, moi non plus. Bonsoir ! (Il lui tourne le dos.)
 M. BOURRU. — Eh bien ! je vais vous le dire comment je me suis foulé le poignet. C'est en tombant.
 LE DOCTEUR. — Sur quoi ?
 M. BOURRU. — Sur ma sœur Marguerite, qui ne voulait pas me prêter son cerceau.
 LE DOCTEUR. — Ah ! vous maltraitez les femmes, vous ? Ça ne m'étonne pas. Alors vous avez battu votre sœur ?

M. BOURRU. — Non, puisque je vous dis que je suis tombé dessus.
LE DOCTEUR. — Oui, tombé dessus à coups de poing. C'est du joli ! Il faut que vous ayez tapé bien fort, M^{onsieur}, pour vous démettre le poignet.

M. BOURRU. — Non, je n'ai pas tapé fort.

LE DOCTEUR, agacé. — Enfin, avez-vous tapé comme ça ?
(Il donne un coup de poing à M. Bourru.)

M. BOURRU. — Non.

LE DOCTEUR lui redonnant un coup de poing plus fort que le premier. — Comme ça ?

M. BOURRU. — Non.

LE DOCTEUR, faisant de même. — Comme ça ?

M. BOURRU. — Non.

LE DOCTEUR, de même. — Comme ça ?

M. BOURRU, se frottant l'épaule. — Oh ! la la !

LE DOCTEUR. — Plus
ça ? (Il se prépare à lui donner un coup de poing formidable et lève le bras en

M. BOURRU, s'éloignant
toujours l'épaule. — Non...

fort que ça ? Alors comme
ner un coup de poing for-
l'air.)
vivement en se frottant
comme le dernier.



fait rien, bonjour, bonjour, docteur, je vous salue.

LE DOCTEUR, lui répondant très vite aussi. — Moi aussi, moi aussi, moi aussi. (Plus lentement.) Comment vous appelez-vous ?

M^{lle} PIEBORGNE, toujours très vite. — Je n'ai aucune raison de vous le cacher, docteur. Il y a des personnes qui craignent d'avouer qui elles sont, moi, je ne le crains pas. Il est donc inutile de me demander mon nom, puisque je suis toute disposée à vous le dire sans que vous me le demandiez.

LE DOCTEUR. — Oui, mais en attendant, vous ne me le dites pas.

M^{lle} PIEBORGNE. — Je ne vous l'ai pas dit ? Ah ! c'est curieux ! Comment, voilà plus d'une heure que nous causons tous les deux et vous ne savez pas encore qui je suis ? Je me nomme Mademoiselle Pieborgne.

LE DOCTEUR. — Très bien. Et de quoi souffrez-vous, Mademoiselle ?

M^{lle} PIEBORGNE. — Oh ! d'une chose très extraordinaire et qui, j'en suis persuadée, vous étonnera vous-même, quand je vous l'aurai expliquée. Figurez-vous, docteur, que, depuis quelques jours, la langue me fait mal... Je ne sais pas ce que c'est, mais elle est tout enflée... je ne dis pas que cela me fasse souffrir, souffrir ! non, mais ça me gêne beaucoup pour parler et je ne peux plus dire un mot.

LE DOCTEUR. — Voilà comme vous parlez quand votre langue est enflée ! Mais alors quand elle ne l'est pas, qu'est-ce que ça doit être ?

M^{lle} PIEBORGNE. — Je vous en prie, docteur, ne perdons pas notre temps en paroles inutiles !

LE DOCTEUR. — C'est à moi que vous dites ça !

M^{lle} PIEBORGNE. — Je suis venue vous voir, c'est pour vous consulter. Je vous vois, je vous consulte. Nous disons donc que j'ai la langue enflée. Peut-être saurez-vous à quoi cela tient, moi je n'en sais rien et j'ai beau chercher, je me demande encore d'où cela peut bien venir.

LE DOCTEUR. — Je vais voir.

M^{lle} PIEBORGNE. — Est-ce que j'aurai attrapé froid ? Ou

LE DOCTEUR. — Et c'est en lui donnant un pareil coup de poing que vous vous êtes foulé le poignet ?

M. BOURRU. — Oui.

LE DOCTEUR. — C'est bien fait pour vous !... J'espère que vous vous êtes excusé auprès de votre sœur après cela ?

M. BOURRU. — Non !

LE DOCTEUR. — Non ? Alors je ne vous soignerai que lorsque vous lui aurez demandé pardon. Allez vous promener !

M. BOURRU. — Moi, je ne veux pas aller me promener.

LE DOCTEUR. — Eh bien ! moi j'y vais. (Il va à la porte et crie.)
Numéro six.

(Pendant ce temps, M. Bourru est allé s'asseoir d'un air renfrogné.)

SCÈNE VII

LES MÊMES. — M^{lle} PIEBORGNE

M^{lle} PIEBORGNE, entrant vivement et parlant excessivement vite pendant toute la scène. — Bonjour, bonjour, illustre et savant docteur, bonjour, je vous salue, bonjour, bonjour.

LE DOCTEUR, à part. — Quel moulin à paroles !

M^{lle} PIEBORGNE. — Je vous ai déjà salué, mais cela ne



chaud ? Ou les deux à la fois ? Est-ce que j'aurai mangé quelque chose de brûlant ?

LE DOCTEUR. — Je vais voir.

M^{lle} PIEBORGNE. — Ou quelque chose de sucré ? Oui, c'est possible, car le sucre, n'est-ce pas, docteur, c'est pâteux et alors, naturellement...

LE DOCTEUR, lui coupant la parole. — Je vais voir moi-même, Mademoiselle, mais ne parlez pas ainsi tout le temps !

M^{lle} PIEBORGNE. — Moi ? Je ne dis pas un mot.

LE DOCTEUR, à part. — Elle ne s'en aperçoit même pas ! (Haut.) Voyons, montrez-moi cela ; tirez la langue.

M^{lle} PIEBORGNE. — La langue ? Voilà. (Elle tire la langue et, au moment où le docteur se penche pour l'examiner, elle recommence à parler.) Est-ce bien comme cela ? (Elle tire la langue.)

LE DOCTEUR. — Oui.

M^{lle} PIEBORGNE. — Faut-il la tirer davantage ?

LE DOCTEUR. — Non ; ne parlez pas.

M^{lle} PIEBORGNE. — Oui, c'est vrai. (Elle tire la langue et au moment où le docteur se penche.) Parce qu'il y a des personnes qui craignent de tirer la langue.

LE DOCTEUR. — Ne parlez donc pas !

M^{lle} PIEBORGNE. — Oui, c'est vrai. (Elle tire la langue. Même jeu que plus haut.) Seulement, je tenais à vous dire que moi cela m'était tout à fait égal de montrer la mienne.

LE DOCTEUR, impatient. — Saperlipopette ! Taisez-vous, Mademoiselle !... Quand vous parlez, votre langue disparaît,

quand elle disparaît, je ne la vois plus et, si je ne la vois plus, comment voulez-vous que je la regarde?

M^{lle} PIEBORGNE. — Docteur, ce que vous venez de dire là est excessivement juste. Car enfin, c'est vrai, quand je parle ma langue disparaît et...

LE DOCTEUR, *criant*. — Alors, ne parlez plus!... Voyons, ouvrez la bouche... bien... tirez la langue... bien... Tâchez de rester ainsi seulement pendant trois secondes.

M^{lle} PIEBORGNE, *refermant la bouche*. — Trois secondes? Mais ce n'est rien du tout, trois secondes! Je resterais ainsi une demi-heure, une heure, toute la journée! (*Voyant que le docteur s'est éloigné d'elle et est allé s'asseoir, découragé, dans son fauteuil.*) Qu'est-ce que vous avez, docteur, vous êtes souffrant?

LE DOCTEUR. — J'attends que vous vouliez bien fermer la bouche un instant.

M^{lle} PIEBORGNE. — Fermer la bouche? Tout à l'heure vous me disiez de l'ouvrir! Enfin faut-il l'ouvrir ou la fermer? Je ne sais plus, moi; qu'est-ce qu'il faut faire?

LE DOCTEUR, *à part*. — Il n'y a qu'un moyen d'en venir à bout. (*Il se lève avec résolution et dit à Mademoiselle Pieborgne avec le ton du commandement.*) Veuillez vous asseoir, Mademoiselle.

M^{lle} PIEBORGNE, *s'asseyant*. — Avec plaisir docteur. Me voilà assise. Après?

LE DOCTEUR. — Tirez la langue. (*Mademoiselle Pieborgne tire la langue. A ce moment le docteur lève les bras en l'air, tape des pieds, roule des yeux effrayants en se penchant vers Mademoiselle Pieborgne et en lui criant de toutes ses forces, d'une voix formidable de façon à l'effrayer.*) Ne bougeons plus!!!... (*Mademoiselle Pieborgne ouvre*

de grands yeux, une bouche énorme, tire la langue tant qu'elle peut et reste ainsi sans bouger, pendant que le docteur l'examine.)

LE DOCTEUR, *se relevant et s'éloignant*. — Merci, Mademoiselle, je vois ce que vous avez. (*Il se retourne croyant qu'elle l'a suivi, mais il aperçoit Mademoiselle Pieborgne qui est demeurée assise, la mine effrayée et la bouche ouverte. Il va à elle.*) Mademoiselle! Mademoiselle! (*A part.*) Allons bon! tout à l'heure elle ne voulait pas ouvrir la bouche, à présent elle ne veut plus la fermer. (*A Mademoiselle Pieborgne.*) Mademoiselle!... (*A part.*) Je vais l'aider. (*Il lui met une main sur la tête, l'autre sous le menton et appuie en disant.*) Attention, Mademoiselle, on ferme! (*Il lui ferme ainsi la bouche.*)

M^{lle} PIEBORGNE, *se levant*. — Ah! docteur, vous m'avez fait une peur!

LE DOCTEUR. — C'était le seul moyen de vous faire rester tranquille.

M^{lle} PIEBORGNE. — Eh! bien docteur, qu'est-ce que j'ai? Dites, dites vite, je suis si impatiente de le savoir. Est-ce grave? Est-ce dangereux? Qu'en pensez-vous?

LE DOCTEUR. — Ce que j'en pense? (*Il recommence le jeu de scène de tout à l'heure en criant encore.*) Ne bougeons plus! (*Mademoiselle Pieborgne reste interloquée sans bouger et le docteur en profite pour parler et très très vite.*) Mademoiselle, il y a un proverbe qui dit: « Trop gratter cuit, trop parler nuit. » Or, vous avez tellement parlé que cela a nui à votre langue et qu'aujourd'hui elle vous cuit. Voilà ce que vous avez. Mais si, au lieu de vous l'annoncer d'un seul trait, je vous avais donné le temps de placer un mot, vous ne l'auriez jamais su, car certainement vous ne m'auriez pas laissé le temps de vous le dire. Voilà! (*Il s'essuie le front, tout essoufflé.*)

M^{lle} PIEBORGNE. — Alors, selon vous, docteur, si j'ai bien compris, je serais... un peu bavarde?

LE DOCTEUR, *levant les bras en l'air*. — Un peu!... Vous l'êtes au dernier degré!

M^{lle} PIEBORGNE. — Et quel est le moyen de ne plus l'être?

LE DOCTEUR. — C'est de ne plus parler.

M^{lle} PIEBORGNE, *après un instant de réflexion*. — Il n'y a pas un autre moyen?

LE DOCTEUR. — Pas encore, Mademoiselle.

M^{lle} PIEBORGNE. — Eh! bien, j'attendrai qu'on en ait trouvé un. (*Elle tourne le dos au docteur et se promène de long en large, en s'adressant au public et en parlant de plus en plus vite.*) Car enfin, il est extraordinaire qu'à une époque où l'on a trouvé le téléphone on ne trouve pas un remède pour guérir le bavardage.

LE DOCTEUR, *la suivant et essayant de placer un mot*. — Mademoiselle!...

M^{lle} PIEBORGNE, *même jeu*. — Et d'ailleurs, suis-je vraiment bavarde? Ce docteur prétend que oui, mais rien ne prouve qu'il ne se trompe pas, et moi je crois qu'il se trompe.

LE DOCTEUR, *même jeu*. — Mademoiselle!...

M^{lle} PIEBORGNE, *même jeu*. — En somme, depuis que je suis arrivée, c'est lui qui a parlé tout le temps.

LE DOCTEUR. — Mademoiselle!...

M^{lle} PIEBORGNE. — Et c'est moi qu'il accuse de bavardage! Ces docteurs sont tous les mêmes!

(*Elle remonte du côté où sont assis les autres personnages.*)

LE DOCTEUR, *s'arrêtant de marcher et tombant dans son fauteuil*. — Elle s'en va! Quelle chance!

M^{lle} PIEBORGNE, *s'adressant aux autres*. — Enfin, qu'est-ce que vous pensez de tout cela?

LE DOCTEUR, *se relevant furieux*. — C'est trop fort!

M^{lle} PIEBORGNE. — Je m'en rapporte à vous, Messieurs, et surtout à vous, Mesdames: Ai-je tort ou raison? Vous êtes de mon avis? J'en étais sûre! Je vais consulter un autre docteur, car celui-ci n'y entend rien.

LE DOCTEUR. — Oui, oui, allez-vous-en! allez-vous-en tous! Je renonce à la médecine, car, à force de soigner les autres, c'est moi qui suis malade!

(*Il tombe sur un fauteuil. Tous les personnages l'entourent en lui donnant des soins.*)

(Rideau)

(Illustrations par Jean Geoffroy.)

PAUL BILHAUD.





LA NYMPHE DU LAC

LA Nymphé sortit du lac avec les vapeurs du soir, et ses pieds resplendissants foulèrent les souples roseaux de la rive; alors, la calme ményanthe inclina la grappe neigeuse de ses fleurs pour baiser son front charmant; les lavandes épanouirent leurs lèvres afin de recueillir la fraîche rosée que laissaient tomber ses bras fins, et les derniers narcisses, se haussant sur leur tige, promènèrent une douce caresse parmi l'ondoyante chevelure pâle qui voilait la pure blancheur de son beau corps.

Sur ses pas, une troupe d'Ondines, quittant la profondeur des eaux, vint s'empreser autour de la Nymphé éblouissante; les unes voilèrent les lis de son sein virginal avec une tunique bleue, du sombre azur des ciels nocturnes; les autres nouèrent à sa taille mince une ceinture plus légère que l'haleine vaporeuse de l'onde, et toutes se réunirent pour parfumer ses cheveux blonds avec l'odorante corolle des tilleuls que le souffle agile du printemps vient effeuiller sur le lac.

Puis la Nymphé, aux mains adorables, cueillit, dans les cieus, une étoile et la mit à son front rêveur; ensuite ses pieds, pareils à des rayons de lune, foulèrent, silencieusement, les roches moussues où finit le miroir des eaux. Les Ondines suivaient le rythme de ses pas et se laissaient flotter sur les vagues qui baisent ces bords escarpés de leur lèvre écumeuse.

Mais, la Nymphé aux yeux clairs arrêta sa marche au sommet d'une haute montagne, toute noire de grands pins hardis qui dédaignent les vallées; alors, l'étoile, scintillant dans sa longue chevelure, illumina les sombres rochers d'alentour, et les Ondines, se tenant par la main, dansèrent une ronde éperdue en chantant de leur voix douce, monotone, enveloppante, qui donne une amoureuse tristesse au cœur.

C'était l'instant du soir où, à l'extrémité du lac, sur le roc qui soutient les puissantes murailles de la tour de Crauwan, le prince Rosel attendait, avec fièvre, l'apparition de la Nymphé éclatante.

Rosel était un jeune homme, à la taille élancée, au visage pensif; son âme poétique aimait à vivre les légendes; sa sensibilité s'exaltait, depuis son enfance, à suivre les manifestations fugitives de la Nymphé du lac; son idéal se confondait avec sa

grâce insaisissable, et la beauté de toutes choses se résumait, pour lui, dans sa mystérieuse beauté.

Ceux qui connaissaient la pensée de Rosel croyaient le jeune prince un peu fou; mais personne n'osait le dire, parce qu'il était l'unique héritier d'un grand monarque.

Rosel suivait, de la rive, la forme nuageuse qui sortait des eaux à l'heure où mourait le jour, quand on vint lui annoncer la venue de sa fiancée au château.

Le jeune prince s'écria avec colère :

« Je ne la verrai pas ! »

Mais Élia, sa fiancée, se trouvait déjà près de lui; elle entendit les paroles de Rosel et ne s'indigna pas, car elle était fille d'un roi dépossédé par un voisin brutal, tandis que le père du jeune prince régnait sur de florissants États.

Élia fixait sur son fiancé de grands yeux bleus, du bleu ardent des purs saphirs, et sa délicate petite bouche se resserrait dans un pli de tristesse; alors, Rosel lui dit brusquement :

« Pourquoi être venue près de moi? Je n'ai d'affection ni pour vous, ni pour aucune femme.

« Élia, je n'aime ni vos cheveux, sévèrement lissés, ni votre regard mélancolique, ni votre démarche modeste, ni votre piété attristante; il fallait, pour enchaîner mon cœur, le tout-puissant éclat d'une nymphé et la grâce divine de ses pas ! »

Élia baissa la tête et se soumit à cette injure parce qu'elle aimait son fiancé; puis, apercevant une vague blancheur, au-dessus de laquelle brillait le feu scintillant d'une étoile, elle demanda :

« La Nymphé du lac est donc bien belle ? »

Dans un transport d'extase, le jeune prince répondit :

« Ses longs cheveux sont des flots d'ambre clair, doux à voir comme le nouveau soleil; sa taille a plus de souplesse que le col onduleux des cygnes; ses grands yeux me montrent tour à tour les flots sombres, les beaux nuages, le ciel obscur ou le lac argenté. »

Le jeune homme se tut et la timide Élia se mit à penser :

« Si je déroulais mes cheveux, ils seraient des flots d'ambre clair, plus doux que le nouveau soleil; si mon cœur s'éclairait de joie, ma démarche aurait l'élégance du col onduleux des cygnes;

si j'osais, enfin, relever ma paupière, mon regard traduirait, comme de beaux nuages sur un lac argenté, les émotions de ma tendre amitié pour Rosel. »

Et Rosel, pris d'une sorte de délire, regardait seulement la Nymphe du lac, dont le front charmant illuminait la haute et sombre montagne; il l'appelait sans la poursuivre, sachant que la vaporeuse figure s'évanouissait devant le mortel audacieux qui voulait surprendre son mystère.

Puis, le jeune prince jeta, dans l'eau transparente, un frais bouquet de roses blanches, et, tandis que les Ondines chantantes allaient porter l'hommage de ses fleurs à la Nymphe, Rosel l'invoquait de son cœur tout plein d'un brûlant enthousiasme :

« Oh ! Nymphe, disait-il, Nymphe aux mains étincelantes ! tu passes plus rapide que l'hirondelle des rivages, mais ta fuyante apparition me ravit ! »

« Que serait-ce si je pouvais rassasier mes yeux de ta beauté magnifique ! Ah ! descends de la haute montagne, traverse le lac, ton empire, viens appuyer contre mon cœur aimant ta poi-

trine immaculée ! que je puisse respirer, sur tes lèvres, l'air vivifiant qui remplit d'une sève vigoureuse le sein virginal de la terre ! que je puisse boire, dans ton haleine, toutes les sources murmurantes ! »

« Qu'en regardant tes yeux je m'enivre de l'ivresse amoureuse qui agite la nature entière ! Que, te pressant dans mes bras, j'étreigne ainsi mon immense idéal ! Qu'en toi j'adore toute la nature, car je suis l'amant des monts couronnés de vieux arbres et des joncs fleuris qui naissent parmi les eaux de ton grand lac ! »

Élia écoutait son jeune fiancé en silence, et le vertige qui transportait Rosel descendait aussi en son cœur; sous ce sentiment nouveau, elle sentait se fondre et s'en aller sa pieuse humilité, sa réserve mélancolique et sa juste raison; elle voulait croire aux apparitions fantastiques, à la bonté d'êtres surnaturels, puisque Rosel y avait tant de foi.

S'agenouillant dans la fraîcheur des souples roseaux de la rive, Élia prononça d'une voix douce et basse :

« O beau lac, s'il est vrai que tu aies une âme et que cette âme soit la pâle figure aimée de Rosel, fais que cette nymphe vaporeuse me donne l'amour de mon cher fiancé ! »



« Nymphe adorable, cesse de le tourmenter de ta pensée sans espérance, mais prête-moi ta grâce et tes charmes, afin que Rosel puisse étreindre, dans ma tendresse, sa chimère insaisissable ! »

Aussitôt, du fond des eaux profondes, il monta de grandes vagues, qui se brisèrent avec fracas le long des roches moussues; puis les ondes se frappèrent en tumulte, tandis que le vent, soufflant avec colère, enveloppait de ses noirs tourbillons la blanche figure de la Nymphe du lac, encore debout sur la montagne.

Les Ondines se laissaient porter sur la crête des eaux menaçantes; mais, quittant leur demeure humide, elles vinrent, toutes neigeuses d'écume, former un chœur léger autour de la tendre Élia.

Les unes enlevèrent le sombre manteau qui couvrait la robe liliale de la belle fiancée; les autres déroulèrent sa blonde chevelure et la parfumèrent avec des rameaux de myrte que les pieds rapides du vent venaient d'apporter sur le lac; puis, toutes baisèrent les joues charmantes de la jeune fille et la fraîcheur de cette caresse alluma une flamme nouvelle dans ses doux yeux, pareils à de larges saphirs.

Le chœur des Ondines, se reformant, rentra se jouer dans l'agitation des flots; toutes, elles glissaient vers la noire montagne où le vent jaloux dérobait le scintillement du front étoilé de la Nymphe.

A ce moment, le pensif visage de Rosel s'inclina sur l'aimable Élia; il s'étonna de sa robe blanche, qui la faisait tout

idéale; puis, il aima ses longs cheveux, semblables à des flots d'ambre clair; il lut, enfin, dans ses larges prunelles et tressaillit d'un émoi de son cœur.

Rosel, penché sur sa belle fiancée, avoua tendrement :

« Élia, je n'avais jamais vu tant de choses dans ton seul regard ! »

La jeune fille dit, souriant de ses lèvres fines :

« Rosel, mon regard te traduit mille choses, parce que l'amour c'est un monde ! »

Au bout de peu d'instants, le jeune homme déclara :

« Élia, j'abandonne mon insaisissable chimère, toi qui es ma belle fiancée, ne seras-tu pas tout mon rêve ? »

Elle dit : « Oui, je veux être ton grand rêve ! »

Attendus, tous deux longèrent en silence les bords du lac aux eaux transparentes; le calme renaissait, le soir retrouvait sa force sereine. Élia et Rosel s'arrêtèrent pour considérer, une dernière fois, la pâle vapeur dont ils venaient d'invoquer la puissance et tous deux se disaient :

« C'est la merveilleuse amplification de sa figure surnaturelle qui a préparé notre âme à recevoir la grande impression de la nature et les douces émotions de l'amour. »

Comme ils reprenaient leur marche, la Nymphe, au front éblouissant, parut au pied des roches moussues et les Ondines lui faisaient cortège en chantant sa beauté mystérieuse et la grâce divine de ses pas.

J. DANTREVILLE.

(Illustrations de Mademoiselle C.-H. Dufau.)